

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le plan Dawes, les dettes interalliées et la Russie
 Le chanoine Halflants, critique littéraire
 Réponse du chanoine Paul Halflants
 Dissertation sur l'amour des bêtes
 Les avitaminoses
 La profession agricole et le bilinguisme
 Un prince chez les bolchevistes
 Marcel Coulon et Raoul Ponchon
 Pourquoi Rome a parlé
 Anne de Saint-Barthélémy et le carmel d'Anvers
 Fêtes patronales et collaboration professionnelle

Ernest Remnant
 Marcel Paquet
 Paul Halflants
 Paul Cazin
 Docteur Borremans-Ponthière
 Comte H. de Villermont
 Comte Gonzague de Reynold
 Jean Soulairol
 Mgr L. Picard
 Comtesse Henri de Boissieu
 Georges Légrand

Les idées et les faits : Chronique des idées : François Mauriac à Bruxelles, Mgr J. Schyrgens. — France.

La Semaine

♦ Lettre encyclique de Notre Saint-Père le Pape sur la véritable unité en matière religieuse. Nous espérons être à même de la publier dans notre prochain numéro.

D'après les résumés transmis par télégraphe, le Saint-Père, se réjouissant des aspirations vers l'union qui se manifestent un peu partout, met en garde contre de faux espoirs et de dangereuses illusions. Le Pape croit devoir rappeler que tenir pour également bonnes toutes les religions est une erreur pernicieuse qui, étendue aux diverses confessions chrétiennes, est plus grave encore. Le pan-christianisme est une utopie et une contradiction. Mettre sur le même pied des chrétiens croyant à la divinité du Christ, et des chrétiens qui la nient — comme le firent certains Congrès récents — doit nécessairement conduire à la destruction de la foi.

La Vérité est une et immuable. Une union sans accord sur la Vérité est impossible. L'unité n'est réalisable que par l'adhésion à la même et unique Vérité.

Toute tentative d'union, toute « conversation » avec des égarés, ne peut avoir, et n'a jamais eu, qu'un seul but : faire mieux connaître la Vérité catholique. Les « conversations de Malines » n'ont eu qu'un objectif : écouter avec grande charité les protestants venus frapper à la porte du cardinal Mercier, et leur exposer avec tout l'amour qu'on peut mettre à convaincre des âmes de bonne foi, le véritable enseignement du Christ.

Jamais un catholique n'a cru que Rome peut céder quoi que ce soit du dépôt doctrinal que Notre-Seigneur lui a confié. Ce qu'il y a, c'est que les catholiques se doivent de mieux connaître la mentalité religieuse de leurs frères séparés et égarés. Comme l'a dit et répété à diverses reprises le Pape, l'ignorance et les préjugés ont accumulé les malentendus depuis des siècles. Pour nous, catholiques, le mouvement en faveur de l'Union des Eglises c'est cela : s'appliquer à comprendre les âmes religieuses orthodoxes et protestantes. De cette meilleure compréhension dans une charité toujours plus grande doit résulter, sous l'impulsion du zèle apostolique, l'emploi de moyens plus adéquats pour ramener au bercail les brebis perdues.

Il paraît que dans certains milieux non catholiques, on caresse l'espoir d'une Fédération d'Eglises sous la Primauté du Pape. Mais que pourrait bien être pareille fédération sans unité doctrinale? Quel sens aurait une telle Primauté si pour les uns le Pape est infaillible et pour les autres il ne l'est pas?...

Les aspirations actuelles vers l'union ne pouvaient pas ne pas engendrer d'illusions chez les non-catholiques. Rome, très charitablement, les dissipe. Le mouvement vers l'unité qui travaille les âmes religieuses ne souffrira nullement de ce rayon de lumière que le Pape projette sur lui. L'essentiel c'est que la Charité se fasse

plus intense et plus rayonnante. Il faut aimer les âmes égarées, les aimer d'un amour compréhensif, leur manifester en toutes circonstances notre vive sympathie.

Sur la doctrine catholique personne, jamais, n'a songé à transiger. A Malines, comme à Rome et comme partout, on a dit et on dira toujours que le Christ est Dieu et que l'Eglise catholique, apostolique et romaine est sa seule Epouse. Mais il y a, la manière de dire ces vérités à ceux qui pensent différemment. Les « conversations de Malines » furent un épanchement du grand cœur de notre grand Cardinal.

C'est en s'inspirant de sa bonté et de sa délicate charité que ceux qui sont en contact avec des âmes religieuses non catholiques, devront leur montrer toute la beauté, toute la vérité, toute la charité et toute l'opportunité de l'encyclique du Vicaire de Jésus-Christ.

♦ Au Mexique la persécution sévit toujours. On torture et on tue nos frères dans le Christ. Le monde chrétien laisse faire. Non seulement on s'abstient de protester, mais il s'est organisé comme une conspiration du silence que le Pape a récemment dénoncée et stigmatisée. Les grands journaux dits d'information, et que les agences télégraphiques inondent de nouvelles pour la plupart insignifiantes, paraissent ignorer systématiquement les assassinats du gouvernement Calles. Crimes passionnés et accidents d'autos d'Europe et d'Amérique sont censés devoir intéresser les lecteurs des deux hémisphères. L'héroïsme admirable des catholiques mexicains mourant martyrs de leur foi, les méfaits odieux d'une tyrannie abjecte, tout cela n'a qu'un intérêt local! Ah, s'il s'agissait d'un prisonnier communiste, ou d'une étoile de cinéma...

♦ Une bande de jeunes gens est allée démolir l'exposition des Soviets à Bruxelles. Comment s'empêcher de crier : Bravo!?!...

Certes, l'emploi de la violence est dangereux. La limite est facilement dépassée. Si les particuliers sont laissés juges de la carence des pouvoirs publics et de la nécessité d'y pourvoir eux-mêmes, aisément l'arbitraire et l'anarchie en pourront résulter. Mais comment ne pas approuver l'acte de ces jeunes patriotes qui, outrés du cynisme des agents de Moscou, sachant tout le mal que les bolchevistes ont fait et projettent de faire encore à notre civilisation chrétienne, n'ont pu supporter que ces criminels vinsent en toute tranquillité exposer chez nous les soi-disant bienfaits d'un régime de tyrannie et de mort?

Ces jeunes gens ont-ils eu tort de se fâcher? Felix culpa, alors... Mais les pouvoirs publics ont très certainement eu tort de ne pas avoir empêché une exposition des Soviets à Bruxelles.

Le plan Dawes, les dettes interalliées et la Russie⁽¹⁾

Les problèmes de la politique européenne sont souvent plus interdépendants qu'on ne le croit d'habitude. Il conviendrait de les examiner au télescope plutôt qu'au microscope. La ville libre de Dantzig et le corridor polonais créés à Versailles, ne seront pas indéfiniment respectés par l'Allemagne, ai-je écrit, et si un accord n'intervient pas, ce sera la guerre. Aucun observateur indépendant ne soutiendra que l'Allemagne puisse être satisfaite sans que ne lui soient rendus Dantzig et la partie Nord du corridor, lui rendant le contact direct avec la Prusse orientale. Si la solution est laissée à la force des armes, l'Allemagne visera certainement à réoccuper Posen et la Haute-Silésie. En cas de succès, elle envahira la Pologne. Pas d'illusions à cet égard chez aucun militaire. Il est clair d'autre part que la Pologne ne saurait être invitée à faire les concessions nécessaires pour satisfaire l'Allemagne, sans compensations adéquates. Ainsi que je l'ai démontré ailleurs, cela ne serait possible que sur la base d'un accord de vaste envergure portant, parmi les autres problèmes européens, sur le problème russe.

Mais pour cela il faut que l'Angleterre, la France et l'Allemagne tombent d'accord sur une politique commune à l'égard de la Russie. Elles n'en feront rien si en même temps elles ne s'entendent au sujet de leurs propres problèmes — de caractère apparemment plus immédiat — des réparations et de la Rhénanie. Dantzig et le Plan Dawes sont plus étroitement reliés l'un à l'autre que les experts qui commentent ces problèmes ne sont habitués à l'admettre.

En ce qui concerne la dette totale allemande, le dernier chiffre fixé par la Commission des Réparations (1921) est de 132 milliards de marks-or, soit 6,600,000,000 de Livres sterling.

En 1924, lorsque le Plan Dawes fut mis en exécution, le maximum des paiements annuels allemands (qui sera atteint en 1928-29) fut fixé à 125 millions de Livres sterling. Mais la période au cours de laquelle de tels versements devront être faits n'a pas été précisée. Le verdict de 1921 de la Commission des Réparations n'a été ni confirmé, ni modifié : il a été ignoré. Toutefois, en acceptant le chiffre de 125 millions de Livres par an comme un maximum (et personne aujourd'hui ne songe à demander qu'il soit encore augmenté), il devient évident que le chiffre fantastique de 6,600,000,000 de Livres devra être réduit d'une moitié au moins. A 5 %, les intérêts seuls d'une telle somme s'élèveraient à 330,000,000 de Livres par an, amorcissement non compris. Après avoir payé annuellement, pendant un demi-siècle, la somme stipulée par le Plan Dawes, l'Allemagne se trouverait devoir, au bout de cette période, toute la dette fixée en 1921, avec en plus 10,250,000,000 de Livres d'arriérés d'intérêts (intérêts simples!). Au lieu de s'éteindre, la dette allemande ne cesserait de s'accroître toujours. Disons, avec Euclide, que ce serait absurde. Etant donné un paiement annuel de 125,000,000 de Livres sterling, il nous faut préciser deux facteurs permettant d'arriver à la somme totale représentant la dette capitalisée : la période sur laquelle les paiements devront être échelonnés et le taux d'intérêt de la dette. On conviendra généralement d'une période maximale de soixante à soixante-cinq ans. Pour ce qui est du taux d'intérêt : plus il sera élevé, plus le capital devra décroître et vice versa. Supposons la période égale à soixante ans, le taux

d'intérêt de 4 %, l'amortissement étant pris en considération, nous capitaliserons à 2 milliards 828 millions de Livres des annuités de 125,000,000. Et c'est là évidemment — ou à peu près là — la limite pouvant pratiquement être atteinte.

* * *

La première question à résoudre est donc celle relative à la durée de la période de paiement. Nombreux sont ceux, y compris des Français distingués tels que M. François-Marsal, qui la voudraient courte. Je n'en affirme pas moins que personne — certainement pas l'Allemagne — n'aurait intérêt à la voir tomber au-dessous de soixante à soixante-cinq ans. Si, pour des raisons qui sont développées plus loin, il faut faire des concessions à l'Allemagne, ces concessions auront pour elle plus de prix sous forme d'une réduction de l'annuité que sous forme d'une diminution du nombre d'années.

Car à mesure que les années passeront, que la population et la productivité de l'Allemagne vont augmenter, le fardeau si lourd à l'heure actuelle, deviendra proportionnellement plus léger. Après les guerres napoléoniennes et durant la période de dépression qui succéda à cette immense tension de toutes les forces vives anglaises, marchands et banquiers prédisaient la faillite nationale. Peu d'années après, ces craintes furent oubliées. La dette de guerre était devenue un placement à la mode sous la forme de *consolidés* dont beaucoup subsistent encore.

Le total de la dette une fois fixé, avec le taux d'intérêt, l'amortissement et la durée du paiement, la voie menant vers l'étape finale d'un accord général, aura été déblayée. Le montant total de la dette devrait être consolidé sous forme d'obligations d'Etat allemandes et réparti proportionnellement entre les pays créanciers. Pareille somme ne pourrait pas, cela va sans dire, être immédiatement souscrite ou émise sur les marchés mondiaux. Ce processus demanderait bien des années et dépendrait des circonstances financières. Mais rien n'empêche de supposer qu'au bout d'un certain nombre d'années des quantités importantes de ces obligations d'Etat auraient pu être placées dans le public.

J'ai suggéré que le taux d'intérêt fut fixé à 4 %, donc bien au-dessus du taux de crédit prévalant actuellement en Allemagne. Il est selon moi de bonnes raisons pour ne pas le fixer au-dessus de 4 %. Supposons que les paiements soient échelonnés sur soixante ans et n'oublions pas que l'Allemagne est, ou sera vraisemblablement, le pays d'Europe ayant la plus haute productivité : n'est-il pas raisonnable, dans ces conditions, d'envisager le taux d'intérêt des titres d'Etat de premier ordre, mettons, un demi-siècle avant la guerre? Ils étaient plus près de 3 que de 4 %.

Certes, aussi longtemps que le taux de 4 % restera au-dessus de celui des crédits allemands en général, les obligations allemandes seront au-dessus du pair. Cependant on les achètera volontiers comme placement promettant une plus-value de capital. Seront acheteurs surtout les Américains, les Allemands, et probablement, autant que les circonstances le permettront, le gouvernement allemand. Une bonne partie des obligations allemandes répartie sur les marchés mondiaux, l'amertume des paiements versés à titre de réparations payées par les vaincus aux vainqueurs se sera volatilisée. L'intérêt national de l'Allemagne sera alors

(1) Voir la *Revue* du 18 novembre 1927.

d'éteindre sa dette le plus rapidement possible par le rachat et l'annulation des titres. Le spectre d'une répudiation et de représailles ne hantera plus la France et ne troublera l'Europe. Autant qu'il est possible de prédire l'avenir, le problème des réparations aurait été résolu.

* * *

Le 16 décembre a eu lieu la publication du rapport de M. Parker Gilbert, agent général pour les paiements des réparations, rapport sur la troisième année du fonctionnement du Plan Dawes. Ses opinions ont droit au respect de tous. Sa nomination à un poste demandant des qualités exceptionnelles a été brillamment justifiée. Le bien-fondé complet de la confiance inspirée tant par son jugement si sain que par son impartialité a été démontré par ce simple fait : il a pu émettre à l'adresse du gouvernement allemand de très franches critiques motivées par la prodigalité de ce dernier, et cela sans exciter aucune animosité. Tout au contraire, son prestige s'en est accru, ses avertissements ont été pris à cœur, il a conquis en Allemagne la gratitude de tout ce que celle-ci compte de meilleur.

Après avoir très opportunément fait ressortir, une fois de plus, le droit à la priorité des paiements et transferts pour le compte des Réparations, M. Parker Gilbert signale que le Plan Dawes a établi un système protecteur destiné à sauvegarder le taux du change allemand, destiné aussi à assurer le maximum de transferts sans nuire au change et sans surveillance générale exercée sur les affaires allemandes.

Cette sauvegarde consiste dans les pouvoirs donnés au Comité des transferts d'interdire ces derniers et d'accumuler en Allemagne même les montants payés en réparations chaque fois qu'il ne pourrait pas être procédé au change sans rompre l'équilibre du marché.

Certaines des vues exprimées dans le présent article sont fortement appuyées, on va le voir, par les passages suivants du rapport de l'Agent général :

« En émettant des jugements, il nous faut envisager les côtés faibles du système de protection. La protection des transferts tend à garantir les autorités publiques allemandes contre quelques-unes des conséquences de leurs actes. Inévitablement l'incertitude quant au montant total des Réparations tend, partout en Allemagne, à diminuer le stimulant normal à agir et à réaliser des réformes qui, de toute évidence, seraient dans l'intérêt même du pays. Le rapport des experts avait regardé le système de protection comme un moyen de faire face à un problème urgent. La seule alternative la voici : détermination définitive de la dette allemande sur une base absolue et sans qu'aucune mesure de protection des transferts soit envisagée. A la vérité, les experts n'ont point dit — et ne pouvaient pas dire — à quel moment pareil accord deviendrait d'après eux possible, ils ont spécifié que leur plan représenterait « une solution embrassant un espace de temps suffisant pour rétablir la confiance ».

Cette confiance, on peut dire qu'elle est rétablie dans un sens général, et les preuves de ce fait se présentent de bien des côtés... À mesure que le temps passe et que l'expérience pratique s'accumule, il devient de plus en plus clair qu'il n'y aura de solution finale ni pour le problème des réparations, ni pour les autres problèmes dépendant de celui-ci, aussi longtemps qu'il n'aura pas été assigné à l'Allemagne une tâche définitive, tâche devant être accomplie sous sa propre responsabilité, sans surveillance étrangère comme sans protection des transferts. »

* * *

Mais cette dette allemande aux Alliés, dette réglée par l'expédient provisoire du Plan Dawes, n'est qu'une partie du problème des dettes de guerre. Restent les dettes interalliées, en particulier les dettes envers l'Amérique. La France ne ratifiera

aucun accord avec l'Amérique quel qu'il soit qui ne serait pas subordonné à la fidélité de l'Allemagne à ses engagements. Je ne vais pas encombrer cet article en exposant à nouveau mes vues sur l'attitude américaine dans cette question des dettes de guerre. Il me suffira de répéter que c'est là un autre exemple encore de l'interdépendance des problèmes mondiaux, et qu'aucun accord satisfaisant relatif aux dettes inter-européennes ne saurait vraisemblablement intervenir sans que l'Amérique y prit part. L'Angleterre a fait connaître qu'elle est prête à renoncer à toutes ses créances sur les Alliés qui dépassent ce qu'elle doit elle-même payer à l'Amérique (note Balfour, août 1922). Quoique la France ne se soit pas ralliée publiquement à une politique semblable, je me permettrai d'exprimer l'opinion que si elle était relevée de ses obligations vis-à-vis de l'Amérique et de l'Angleterre, elle serait certainement prête à renoncer à presque tout ce qui dépasse le coût de la reconstruction de ses régions dévastées (près de 800,000,000 de Livres sterling, intérêts compris). En fixant le chiffre total des Réparations à 2,828,000,000 de Livres, la part française serait de 1,527,000,000, et si l'Amérique le voulait bien, la France pourrait renoncer à près d'un tiers de cette somme. Une annulation complète ou partielle des dettes de guerre par l'Amérique faciliterait proportionnellement la liquidation du Plan Dawes. Or, c'est là une éventualité qui a trouvé en Amérique de si éloquents avocats, que toute discussion de ce problème n'en tenant pas compte serait incomplète.

Cependant nul indice, aux États-Unis, d'une inclination officielle vers de nouvelles réductions sur le montant des dettes de guerre. Il n'est pas vraisemblable du reste qu'une telle idée fasse quelque chemin avant l'élection présidentielle et la convocation d'une Conférence appelée à se prononcer sur la liquidation du Plan Dawes. D'ici-là laissons plutôt les Américains défendre chez eux la cause de l'annulation des dettes.

Nous ne pouvons, nous, aborder le problème qu'en présupposant que le montant total des dettes restera ce qu'il est, l'Allemagne payant 125,000,000 de Livres par an au cours d'une période qui, comme je l'ai proposée, ne saurait dépasser soixante-cinq ans. Nous arrivons de la sorte à un capital d'un peu moins de trois milliards de Livres sterling, à 4 %. Au cours d'un voyage récent à Berlin, j'ai conversé avec bon nombre de banquiers et d'hommes d'affaires et ils ont toujours reconnu, en toute franchise, que les annuités Dawes en marks-or ne dépassaient pas la capacité de paiement de l'Allemagne. Ils ont cependant manifesté moins de confiance quant à la possibilité pour le Reich de trouver le montant total du change nécessaire au transfert. Ils n'éprouvaient d'ailleurs de doutes sérieux que pour les derniers 50 millions de Livres. D'une façon générale — et en cela il y avait accord avec l'opinion londonienne la mieux informée — ils estimaient que, dans des conditions normales, il n'y aurait pas de difficulté sérieuse à trouver annuellement une provision pour 75,000,000 de Livres sterling.

J'ai trouvé pourtant ces Messieurs beaucoup plus confiants quant à la possibilité de verser 125,000,000 de Livres tous les ans, à la condition que le total de la dette fût connu et consolidé. Le problème relatif au change étranger restant — pourrait-on croire — le même, un facteur psychologique important et favorable n'en serait pas moins introduit. Car aucun débiteur ne saurait payer gaiement jusqu'à concurrence de sa capacité de paiement, ou à peu près, s'il n'était encouragé par l'idée consolante que sa dette se trouve par là diminuée. Et cependant, c'est bien là, aujourd'hui, la position de l'Allemagne.

Il est important de ne pas confondre la capacité de l'Allemagne de prélever sur ses revenus et mettre de côté tous les ans 125,000,000 de Livres sterling, et son aptitude à trouver chaque année un change étranger suffisant pour le transfert de cette somme.

C'est le transfert seul qui, vraisemblablement, pourra présenter quelque difficulté.

Dans l'*English Review*, de juin 1923, j'avais ainsi formulé à nouveau des opinions déjà exprimées tout d'abord en 1918.

Pèlerinage de Printemps en TERRE SAINTE — du 9 avril au 19 mai 1928. —

Sous la direction spirituelle du Révérend Père Dom ELRED O.S.B. Moine de l'Abbaye Benedictine de Maredsous

Inscription et renseignements aux bureaux des "PÈLERINAGES CATHOLIQUES" 147. boulevard Adolphe Max, Bruxelles

En 1928, les « Pèlerinages Catholiques » organisent un pèlerinage Ignacien un pèlerinage Franciscain, deux pèlerinages à Rome et huit pèlerinages à Lourdes

« L'incapacité présente de l'Allemagne de payer provient de causes transitoires qui ne sauraient à aucun degré justifier une remise permanente de sa dette. Voici une considération d'importance vitale incurablement ignorée par l'école Keynes, cette école qui a hypnotisé le monde en lui suggérant d'accepter la théorie de l'abandon de la plus grande partie des Réparations : si les paiements doivent être gradués et échelonnés sur une longue période de temps, le calcul important doit viser la capacité moyenne de paiement au cours de toute la période, non seulement à son début. Etant donné l'accroissement de la population et celui de la productivité (dû celui-là aux progrès scientifiques), il n'est que raisonnable de supposer qu'en trente ans la production de la richesse en Allemagne aura doublé. Il en a été ainsi au cours des trente dernières années, et l'allure du progrès scientifique ne s'est certes pas ralentie. A part cela, la Russie, dès que celle-ci se sera libérée de son cauchemar bolchéviste, offrira à l'activité industrielle allemande un domaine bien plus précieux que le domaine colonial perdu par le Reich. »

* * *

On est d'accord sur le fait que la difficulté du transfert ne s'applique qu'au montant tout entier et dans les conditions présentes. En renvoyant à cinq ans, par exemple, l'opération du fonds d'amortissement, on réduirait de 25 millions de Livres sterling la somme à transférer annuellement au cours de cette période. Toute la difficulté du transfert consiste à trouver un débouché pour les marchandises allemandes. Le problème serait résolu si l'Angleterre, la France et l'Amérique consentaient à accepter plus de produits allemands. Mais une telle éventualité est très improbable. La France estime, en effet, impossible de recevoir toute sa part des Réparations en nature, ses commerçants sont surchargés de produits et ses industriels protestent. La solution est évidente : de nouveaux débouchés. Un des plus vastes est là, à portée de la main : la Russie. Lorsqu'une forme de gouvernement plus saine se sera substituée en Russie à la criminelle folie qui y règne à présent, une très grande part du commerce de ce vaste pays — la plus grande peut-être — écherra, tout naturellement à l'Allemagne. Il est désirable de recommencer à commercer avec la Russie : sur ce point tout le monde est d'accord. Mais les obstacles, tant économiques que politiques, sont tels que le commerce précaire effectué avec elle à l'heure actuelle n'atteint pas plus du quart de ce qu'il pourrait être dans des conditions normales et civilisées. Point n'est besoin de m'appesantir sur les difficultés économiques, elles sont trop évidentes et trop connues. Le commerce postule avant tout la confiance. Il postule aussi la liberté. Ni l'une ni l'autre n'existent, ni ne sauraient exister sous le régime de terreur actuel. Les communistes ont certainement apporté une preuve de la justesse de leur théorie, qui veut que la destruction précède la reconstruction. Jusqu'à ce que le régime criminel, qui a détruit la Russie soit lui-même détruit de fond en comble, les richesses nationales russes seront perdues non seulement pour le monde extérieur, mais pour la masse de la population russe, et la Russie restera une menace pour la civilisation.

Or, la seule influence politique qui prolonge une telle tragédie, c'est l'Allemagne ! Car celle-ci a, avec la Russie, des traités secrets qui empêchent le reste de l'Europe d'entreprendre une action politique commune, tendant à rendre à ce malheureux pays un gouvernement normal et civilisé. N'était l'Allemagne, la petite clique d'aventuriers étrangers qu'elle aida au début à saisir le pouvoir n'aurait pas été à même de maintenir si longtemps son système précaire de fraude, de vol et de bluff. Etant donné qu'une agression militaire contre les bolchéviques, d'où que ce soit, paraît invraisemblable, toute action politique, pour être efficace, devra être unie. Or, c'est là une impossibilité, aussi longtemps que l'Allemagne reste une alliée mi-avouée, mi-secrète des Soviets.

L'Allemagne pourrait riposter à bon droit, il est vrai, qu'elle eût été prête à rompre une association aussi compromettante si M. Lloyd George, incapable — à faire pleurer ! — de saisir les réalités de la politique étrangère, ne l'avait forcée à conclure le traité de Rapallo. Après avoir prêté l'oreille à d'éloquents descriptions de l'état d'isolement dans lequel se trouvait, en ce temps-là, l'Allemagne, je dois confesser que son désir, assez naturel, de disposer d'un atout au moins dans le jeu européen, paraît pour le moins compréhensible. Mais si l'Allemagne veut regagner le respect du monde, elle ne doit pas plus se compromettre en

s'acoquinant avec les ennemis les plus dangereux de la civilisation, qu'un gentleman ne saurait frayer avec des gens trichant aux cartes. Si elle regarde son accord avec la Russie comme un atout, au plus tôt elle abattra cette carte pour ce qu'elle vaut, au mieux pour elle-même, et pour le reste du monde. Un refus de sa part ne saurait être interprété que de la façon la plus sinistre pour elle, et je préfère ne pas m'arrêter sur cette perspective désagréable. L'Allemagne doit se déclarer soit pour, soit contre la civilisation, et il est difficile de croire que, si la question est nettement posée, elle prenne, de propos délibéré, le parti de l'Orient contre l'Occident. Rendons à l'Allemagne cette justice que, jusqu'ici, les hommes d'Etat d'Europe ne l'ont pas mise en présence d'une alternative aussi nette.

Je veux tâcher d'en relever très brièvement les contours.

* * *

Les dangers résultant des frontières germano-polonaises ont été signalés déjà. Dans une guerre entre l'Allemagne et la Pologne, la France serait impliquée, et on ne sait combien d'autres nations encore. La Russie, qui s'est engagée à appuyer l'Allemagne, saisirait cette occasion pour attaquer la Pologne. L'Europe serait en feu.

J'ai déjà dit par quels moyens ce risque pourrait être écarté : ces moyens sont, je crois, les seuls. Ils demandent des concessions russes, concessions que, seule, une politique commune des Grandes Puissances pourrait obtenir. Il est nécessaire aussi que l'Allemagne renonce à toute alliance indépendante ou secrète avec la Russie. A la base d'une telle union entre Puissances, il faut un accord franco-germano-anglais, lequel ne pourra prendre corps que lorsque le problème des Réparations aura été résolu et la Rhénanie — conséquence logique — évacuée. Si je ne consacre à la Rhénanie que ces quelques mots, c'est parce que je n'ai pas rencontré un seul Français responsable qui n'admit que la question des Réparations une fois réglée, l'évacuation devra suivre.

Reste la question d'une politique commune vis-à-vis de la Russie. Agissant de concert, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Pologne et l'Italie pourraient jeter les grandes lignes d'une politique dont la simplicité constituerait, comme il convient, la force. Les hommes d'Etat de ces pays, éduqués à Genève sept années durant, devraient pouvoir arriver à l'unité, quant à la réalisation d'un objet d'intérêt vital pour tous et irréalisable par d'autres voies.

Il est facile de définir les buts communs poursuivis, en ce qui regarde la Russie par le reste de l'Europe. Ils sont de deux sortes : arrêter l'exportation du venin politique, recréer le commerce et développer les ressources naturelles russes. Peut-être serait-ce l'Allemagne qui retirerait de cette réalisation la plus grande part d'avantages. Cependant, elle rêve non seulement d'obtenir le tout, mais aussi d'obtenir d'autres profits politiques et militaires de nature à menacer la paix de l'Europe. C'est l'attitude allemande seule, je le répète, qui retarde indéfiniment le retour de la Russie à la place qui lui revient naturellement dans le système économique européen.

* * *

Il ne saurait être question d'agrandissements territoriaux aux dépens de la Russie. C'est, je crois, Mussolini qui a dit que l'Italie doit s'étendre ou exploser. Cela pourrait devenir vrai aussi pour l'Allemagne. Mais utilisé, l'excédent d'une population cesse d'être un excédent. Ouvriers allemands et ouvriers anglais aimeraient mieux trouver du travail chez eux qu'émigrer. Les vastes ressources russes, agricoles et autres, pourraient rémunérer de leurs produits le labeur d'un grand nombre d'ouvriers industriels allemands. Ce faisant, ils mettraient à la disposition de l'Allemagne assez de devises étrangères pour satisfaire facilement à ses obligations en fait de Réparations.

Tant que le marché russe ne sera pas largement ouvert, l'Europe restera bloquée : des pays hyperindustrialisés, entourés de hautes barrières douanières, sans débouchés adéquats pour leur production. La Russie seule est à même de rétablir l'équilibre. Comment ? En d'autres temps, on eût recouru à la force des armes. Aujourd'hui, c'est l'arme économique que nous pouvons manier avec plus d'efficacité encore. On a calculé que le montant total de la dette russe, y compris les emprunts consentis par ses Alliés au cours de la guerre, dettes d'Etat, de municipalités et de chemins de fer, détenus hors de Russie, dette comprenant aussi la propriété volée aux individus et aux compagnies de nationalité

non-russe, que ce montant total n'est pas inférieur à 3 milliards de Livres sterling. Somme monstrueuse! Les créanciers vont-ils docilement passer l'éponge sur le tout, nonobstant le fait indubitable que la Russie pourrait en payer tout au moins une partie substantielle, aussi facilement que l'Allemagne le fait pour les Réparations? S'ils tolèrent une fraude aussi gigantesque, les hommes d'Etat européens doivent être sûrement frappés de paralysie.

* * *

C'est en France qu'est détenu le gros des fonds d'Etat russes et les voleurs soviétiques ne cessent d'amuser les préteurs spoliés par des promesses de paiement, comme on montre des carottes à un baudet. Histoire d'avancer encore un peu sur la route qui mène ... à de nouveaux emprunts. Soit parce que dans certains cas ils ne sont pas dépourvus de sympathies bolchévistes, soit pour de toutes autres raisons politiques, les hommes d'Etat français n'ont pas encore fait connaître la vérité aux porteurs de titres trompés. Cette vérité fort simple, la voici : ils n'obtiendront jamais des escrocs soviétiques un centime, à moins d'encourir des pertes plus grandes encore du fait d'emprunts nouveaux. Et de fait, dans les conditions présentes, les Soviets ne peuvent pas payer; ils ne paieraient pas du reste s'ils le pouvaient.

Lorsque ce fait sera enfin devenu évident, si, simultanément, un accord des Puissances permet une politique commune, l'exode des commissaires et de tous leurs acolytes va commencer, car leurs jours seront comptés. Les créanciers spoliés demanderont unanimement une solution. Des excuses insipides et des échappatoires seraient vite suivies d'un ultimatum qui établirait que si les nations associées seraient heureuses de voir la Russie exporter ses produits, ceux-ci ne seraient admis que frappés d'une taxe analogue à celle qui frappait les produits allemands avant le Plan Dawes, taxe devant être utilisée en vue du paiement des dettes russes. L'Allemagne payait 26 %. Supposons les Puissances européennes solidaires entre elles : il ne resterait à la Russie qu'à se soumettre. Pendant un certain temps, cette taxe (20 ou 25 %) pourrait être acquittée, mais bientôt l'argent commencerait à manquer pour l'armée rouge, pour la propagande, pour les subsides aux grévistes étrangers, comme aussi pour des objets de luxe plus personnels et chers au cœur de la nouvelle « aristocratie » russe. Le système inepte des monopoles d'Etat s'effondrerait. Le besoin de capitaux, de méthodes de commerce normales, ne serait plus niabile.

L'aide en capitaux et en ressources techniques serait ample et promptement fournie, à une condition toutefois, condition inévitable et pouvant seule rendre à la Russie la santé et la prospérité : le contrôle. Pour un tel traitement infligé à un peuple incompetent et en faillite, les précédents ne font pas défaut. Dans le passé, il fut appliqué avec succès à la Turquie et à l'Egypte. Depuis la guerre, la S. D. N. a fait revenir l'Autriche à la vie au moyen d'emprunts liés à une notable dose de contrôle. A la liquidation du Plan Dawes en Allemagne, devrait succéder un Plan Dawes en Russie.

* * *

Pour formuler et exécuter une semblable politique, il faudrait des hommes d'Etat à vues plus larges et se rendant mieux compte des réalités que ce n'est la mode de nos jours. Tout d'abord, il faudrait un accord absolu entre l'Angleterre et la France. Ce point acquis, l'Amérique ne pourrait plus refuser son appui moral. Il ne sera peut-être pas très facile d'avoir raison de la concurrence allemande; cependant, l'Allemagne aurait tant à gagner que l'opposition serait sans doute limitée aux éléments ultra-nationalistes seuls : en fin de compte, on en viendrait à bout. Jusqu'ici, les influences probolchévistes ont réussi à protéger les despotes soviétiques contre la Némésis qui doit les châtier un jour. Toute autre politique vis-à-vis de la Russie se heurterait à l'antagonisme violent, victorieux peut-être de ces influences mystérieuses qui englobent le monde entier. Du reste, celles-ci résisteront avec non moins de frénésie à toute demande inexorable que la Russie paie ses dettes, mais ici elles ne pourront rien faire. Le paiement des dettes russes ne constituera qu'une petite part des avantages qu'apporteront à l'Europe la renaissance du commerce russe et l'élimination des dangers les plus menaçants pour la paix européenne.

(Traduit de l'anglais.)

ERNEST REMNANT,
Directeur de l'English Review.

Le chanoine Halflants, critique littéraire

M. le chanoine Paul Halflants est un personnage important du monde littéraire belge. Il a publié déjà une série d'ouvrages dont la critique parle et son activité ne se ralentit pas. Il écrit régulièrement dans la *Revue catholique*, dans la *Revue générale*, et dans des quotidiens en vue comme la *Libre Belgique* et le *XX^e Siècle*. Puis, il réunit ses articles en un ou plusieurs volumes...

M. le chanoine Halflants est professeur à la Faculté des Lettres de l'Institut Saint-Louis. Cette fonction lui permet de prononcer parfois un discours de rentrée, dont les journaux d'information parlent avec respect, voire même avec admiration si le chanoine est de la maison. Elle lui permet aussi d'acquérir une certaine influence sur de nombreux jeunes gens. Enfin, quelques polémiques avec des confrères en Notre-Seigneur, qui se croyaient immunisés par l'Imprimatur, ont achevé de le mettre en vue. M. le Chanoine représente désormais officiellement les Lettres belges à la Semaine des Ecrivains catholiques à Paris. Si Dieu lui prête longue vie, ce que nous souhaitons, il ira bien à l'Académie, ce qui eût mis fort en colère le regretté M. Debatty.

M. le chanoine Halflants mérite-t-il son renom?

Il faut bien reconnaître que, si nous avons en Belgique une pléthore d'écrivains qui savent parler avec plus ou moins d'intelligence et de goût des œuvres de leurs confrères, nous n'avons que deux ou trois critiques littéraires. L'un d'eux, je veux le dire ici, est mon cher ami Jean Valscharts, qui joint à une culture étendue un discernement parfait et un goût exquis. Car ce sont là des qualités indispensables au critique.

M. le Chanoine est-il un de ces parfaits critiques? Il se récrierait si nous lui faisons tant d'honneur. Et pou-tant?

Du critique, il a incontestablement l'étoffe.

Il est érudit. Parcourez les tables des matières de ses huit ou dix volumes et faites-en le compte. Cela donne un total assez impressionnant surtout que notre critique prend la peine de connaître et de fouiller le sujet dont il parle.

Il est sincère et du même coup original. Il ne craint pas de gourmander sévèrement ses écrivains préférés quand ils l'ont mérité, tel Paul Bourget, romancier de *l'Ecuyère*, et de heurter l'opinion courante, fût-ce l'opinion catholique : Georges Bernanos pour son *Soleil de Satan*; Pierre Nothomb pour la *Rédemption de Mars*; le P. Lekeux pour sa préface d'*Electe*, et surtout M. l'abbé Michel pour son *Grand dix-neuvième Siècle*, en savent aujourd'hui quelque chose.

Et ceci m'amène à dire à la louange de M. le chanoine Halflants, qu'il a évité l'écueil qui guette le catholique et, particulièrement, le prêtre, critique littéraire. Nulle étroitesse de vues chez lui. L'esprit de sacristie, qu'un autre critique, M. l'abbé Calvet, a fustigé comme il convient et pour des raisons qu'il serait oiseux de redire, n'a jamais effleuré M. le chanoine Halflants. Les réserves ou la condamnation imposées par la morale ne l'empêchent pas de reconnaître les mérites littéraires d'une œuvre. De même l'Imprimatur ne le détourne pas de qualifier très durement ce qui doit l'être. Cette audace fait crier quelques timorés, mais M. le Chanoine n'en est pas ému le moins du monde.

C'est qu'il est assez batailleur, grande qualité pour un critique. Lorsque je lui fus présenté, à la Semaine des Ecrivains catholiques de Paris, en 1926, il me dit tout de suite : « Ah! cher Monsieur Paquet, nous avons croisé le fer! » Et il avait l'air très satisfait en me disant cela. Nous venions, en effet, de nous disputer : prenant prétexte d'un article paru dans les *Cahiers* où j'avais dit que

le critique qui veut atteindre le grand public et se faire écouter de lui doit être aussi polémiste. M. le Chanoine m'avait reproché, en termes violents, dans *La Libre Belgique*, de mépriser quelques critiques académiques, trop calmes, à mon gré, pour être des guides de l'opinion.

Et me voici stupéfait. En relisant, à l'occasion de cette courte étude, quelques livres écrits par mon distingué contradicteur, je constate qu'il est un peu de mon avis.

Le Stupide XIX^e Siècle, de Léon Daudet, l'a mis en joie. Excusant les écarts du polémiste français pour avoir dit, par exemple, que Frédéric Masson écrit en un « style affreux de cantonnier ramasseur de crottin », le chanoine Halflants écrira : « Sans doute ce ton est exagéré, du moins je le crois ». (Que cette réticence est plaisante, M. le Chanoine)... », mais il est amusant et je passe à Daudet ces boutades qui sont la marque de la bonne humeur, quand je songe que son esprit satirique est mis au service de la vérité et qu'il n'est pas défendu d'utiliser la caricature pour le triomphe du bien ». Et ceci encore : « Il en faut des combattants comme lui, des tirailleurs d'avant-garde, plus pratiquement utiles que les écrivains académiques dont les performances s'exécutent dans le domaine des pures idées. »

Mais, c'est exactement ce que j'avais écrit! M. le Chanoine, nous devons absolument nous réconcilier, car je ne veux pas croire que, depuis 1922, date à laquelle vous écriviez ces lignes, vous ayez vieilli au point de les renier aujourd'hui.

Après tous ces éloges, me voici bien à l'aise pour formuler un grave reproche à M. le chanoine Halflants : il serait presque parfait critique s'il était un peu moins... professeur. Ce qui n'est pas une injure : on a dit de Brunetière qu'il fut un pion de génie.

Le pourfendeur de M. l'abbé Michel se plaint comme d'une injustice quand des critiques lui disent qu'il ne comprend rien au romantisme. Et il a raison de se plaindre, car il a parlé du romantisme avec beaucoup de discernement. Il a, semble-t-il, fort heureusement défini sa position à l'égard de l'école romantique en demandant : « Combattre la fièvre est-ce se déclarer ennemi de la chaleur? »

N'empêche que son austérité a donné prise assez facile au reproche de n'avoir que mépris pour l'imagination et la sensibilité en art.

Il faut être raisonnable. M. le chanoine Halflants ne l'est-il pas trop? N'y a-t-il pas place pour le goût comme pour la raison en critique littéraire? Et le plus grand bonheur qui puisse arriver au critique ne serait-ce pas de posséder en un harmonieux dosage la raison et le goût? Posséder « la sensibilité réfléchie », être à la fois le Jules Lemaitre impressionniste et le Brunetière dogmatique, dont M. Halflants disserte à propos des *Jugements*, de Massis, cela paraît être tout le secret du critique littéraire parfait.

Oh! je ne dis pas que M. le Chanoine manque de goût, ni qu'il n'éprouve pas un vif plaisir, et raffiné, à lire une belle œuvre. Mais il se défend contre ce plaisir, il dompte son goût ce qui est infiniment plus grave. Il devrait bien se rappeler que l'art est aussi un divertissement.

Mais non. Quand il va s'enthousiasmer pour son auteur, pour Robert Valléry-Radot, par exemple, et qu'il veut « jouir comme il convient de la magnifique évolution de son talent », il en demande la permission à ses lecteurs. Il semble s'en excuser auprès d'eux. Et il écrit alors cinq ou six pages qui sont parmi les meilleures de son œuvre.

De tout cela, il résulte que l'éminent professeur de la Faculté de Saint-Louis est un de nos bons critiques et qu'il dépend de lui seul d'être classé parmi les tout premiers en Belgique.

Il a écrit quelque part : « Songez au rôle du critique. C'est un

directeur de conscience, un éveilleur de beauté et d'intelligence. »

Et cette définition du critique littéraire est juste.

Directeur de conscience, M. Halflants l'est assurément. D'un tact irréprochable.

Eveilleur d'intelligence aussi. Sa doctrine est sûre, elle est claire et présentée avec une logique implacable.

Eveilleur de beauté? Pourquoi ne l'est-il pas davantage puisqu'il peut l'être?

MARCEL PAQUET.

Réponse du chanoine Halflants

CHEZ DIRECTEUR,

Je suis reconnaissant à M. Paquet d'avoir, avec tant de bienveillance et sans rancune pour notre duel (quel bonheur de ne l'avoir pas tué!), si nettement déterminé la position que je m'efforce de tenir dans la critique littéraire.

Il ne m'adresse qu'un reproche, celui d'être trop raisonnable. Vos lecteurs le savent bien, on n'est jamais trop raisonnable, et la raison exige précisément, en critique littéraire, un harmonieux dosage d'intelligence et de goût.

Il est éminemment raisonnable de cultiver l'imagination et le sentiment, de vibrer fortement au contact du beau, de proclamer son enthousiasme devant un chef-d'œuvre.

Je l'ai fait parfois, M. Paquet veut bien en citer deux exemples. Il y en a d'autres. Bourget, Bazin, Massis, Maritain, Cazin, Kinon, etc., en savent quelque chose.

Pourquoi cela ne m'arrive pas plus souvent? Parce que les occasions sont rares. Les chefs-d'œuvre n'abondent pas. Pour me plonger en extase, il ne suffit pas qu'il y ait, dans un livre, des éléments de beauté, si l'ensemble n'est pas beau, si la raison, la morale, la décence ne sont pas respectées, mon impression esthétique est brouillée, sinon étouffée. Quand le tableau est faux ou choquant, m'attarderai-je à admirer les lignes et les couleurs?

Ajoutons-le, il y a assez d'« éveilleurs de beauté », qui découvrent chaque matin le chef-d'œuvre du jour. De cet enthousiasme à répétition nous sommes saturés; il nous a trop souvent déçus.

Le rôle du critique est de réagir contre le mercantilisme, la réclame, la camaraderie, le snobisme des prix, les succès de scandale ou de publicité, et de ramener constamment au bon sens, à la raison, à la valeur objective et intrinsèque des œuvres. Rôle de professeur, rôle de pion, soit. Il a son utilité sociale.

Rôle ingrat, souvent. Pour le remplir jusqu'au bout, pour en supporter les inconvénients, il faut l'assumer comme un apostolat au service de la Vérité et de la Beauté. C'est le bon moyen de garder sa sérénité dans la polémique; elle importe encore plus que la combativité, parce qu'elle est une garantie de justice pour les accusés qui — imaginez-vous cela — sont parfois récalcitrants.

Sûrement, il faut un grand amour du Beau et du Vrai pour fustiger des confrères, dont il serait si agréable de dire du bien, et qui, on le prévoit, se défendront avec acharnement!

Mais quelle joie de se voir compris et généreusement encouragé par un ancien adversaire! Je dis ancien, car nous voilà réconciliés et, puisqu'il m'attribue tant de qualités je commence à le trouver très raisonnable. Il appréciera, je l'espère, la valeur de ce mot.

Qu'il soit, lui, éveilleur de beauté, avec conscience et intelligence;

j'applaudirai à ses efforts, et je lui promets, de mon côté, d'être dorénavant aussi peu professeur que possible...

PAUL HALFLANTS.

P. S. — Un point secondaire mérite d'être précisé. Il n'y a aucune contradiction entre mon appréciation du *Stupide XIX^e siècle* de 1922 (*Etudes de critique*, I) et mon article de 1926, sur *Critiques et lanceurs de livres (Libre Belgique, du 20 mai)*. Ici, je prenais à partie M. Paquet, pour qui l'idéal du critique était Léon Daudet, personne ne sachant comme lui lancer un livre. Là, j'admirais l'esprit satirique de Daudet et son art de la caricature dans la défense de ses idées.

Excellent, quand il s'agit de ridiculiser des adversaires prétentieux, dont la sottise est démontrée (rappelez-vous les *Accroupis de Vendôme*, de Maurice Barrès), l'esprit satirique, en critique littéraire, nuit facilement à la sérénité et à l'impartialité.

Le vrai critique est un juge, qui, siégeant au-dessus des débats, pèse le pour et le contre; Léon Daudet, appréciant un livre, est toujours avocat ou accusateur public. On peut être lanceur ou démolisseur de réputations littéraires; c'est une fonction dont je ne méconnais pas l'utilité, mais ce n'est pas celle d'un « grand critique ».

C'est pourquoi, je répondais à M. Paquet : « S'il existe une critique de chapelle, c'est bien celle qu'exerce, avec tant de brio, Léon Daudet. Rien de plus éloigné de la critique sereine et indépendante que ses jugements, presque toujours inspirés par ses idées politiques, par ses amitiés ou ses inimitiés. Justes parfois, ils dépassent plus souvent la mesure. Chose inévitable, quand on a décidé, une fois pour toutes, que

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

J'ai dit ailleurs trop de bien de son *Stupide dix-neuvième siècle* pour être suspect d'antipathie à l'égard des idées de Léon Daudet. Cela me donne le droit de constater que, quand il quitte le terrain de l'abstraction pour s'en prendre aux écrivains contemporains, le fougueux rédacteur de l'*Action Française* est bien éloigné d'apporter, dans ses enthousiasmes comme dans ses vitupérations, le sens de la mesure et la sûreté du jugement qui sont les qualités fondamentales du bon critique. »

Ce qui s'est passé à l'*Action Française*, depuis 1926, n'est pas précisément de nature à infirmer cette appréciation.

P. H.

Dissertation sur l'amour des bêtes ⁽¹⁾

La poésie se plaît, Madame, à rallumer au milieu des étoiles l'étincelle de vie qui luisait dans l'œil du chien de Jocelyn. Les hommes ont toujours été curieux de l'âme des bêtes; certains la prétendent immortelle comme la nôtre, d'autres lui refusent même la sensibilité.

L'opinion moyenne et commune, à laquelle je me range, reconnaît chez l'animal un principe différent de la force organique, principe générateur de sentiment de connaissance et de volonté. Nous observons en lui maints phénomènes dont nous avons conscience en nous et que nous appelons du même nom. Ce sont ces analogies qui nous émeuvent et provoquent notre sympathie, beaucoup plus que les ressemblances de structure corporelle. Un singe nous plaît moins qu'un chien, dans lequel nous retrouvons, ou croyons retrouver, nos meilleures qualités.

(2) Voir la *Revue catholique* du 6 janvier 1928.

Bayle a fort bien dit que « les actions des bêtes sont un des plus profonds abîmes sur quoi se puisse exercer notre raison. » Nous voyons se multiplier aujourd'hui les études et les enquêtes concernant leur instinct ou leur intelligence. Toutes les preuves qu'on en apporte n'excitent tant d'admiration que parce que l'animal est comme un enfant mal doué, dont on attend fort peu et qui contente à bon compte.

On m'objectera peut-être ces instincts industriels qui jouent un si grand rôle, chez l'insecte, par exemple. Mais leurs produits mécaniques dépassent-ils les merveilles du règne végétal? En quoi l'araignée filandière est-elle plus admirable que la carotte dentelière? Et la rose, en tant que modiste, ne vaut-elle pas l'abeille comme confiseuse?

Quant aux traits d'ingéniosité, si fréquemment observés chez les animaux domestiques, et qui sembleraient dénoter la perception de certains rapports, un discernement des effets et des causes, ils ne proviennent que d'une très courte faculté d'association. L'animal ne réfléchit pas, ne raisonne pas et n'apprend presque rien; car mieux vaut se taire sur les caricatures que présentent les animaux dits « savants ».

Mais je m'aperçois que je ferais un singulier avocat des bêtes, et vous allez croire, Madame, que j'écris tout cela pour le plaisir de vous faire pousser les hauts cris.

J'aime les bêtes, toutes les bêtes, pour l'amour de vous, et ne déplore pas que les hommes aient trop de préventions favorables à leur égard. Il me plaît de constater que nous leur empruntons nos termes de tendresse; nous disons à nos proches ou amis : ma cane, ma poulette, mon chat, mon petit minet, mon vieux lapin, mon gros toutou... Par contre, nous baptisons les animaux de noms chrétiens. Je connais, dans une ferme voisine de chez moi, une jument qui répond à celui de Pauline, un cheval à celui de Baptiste et une chatte à celui d'Angèle. Vous savez sans doute, Madame, que ma chèvre s'appelle Antoinette, et si jamais les chèvres sont mises au Panthéon, la mienne ira, sans point de faute, tant elle a de qualités et de mérites insignes. On pourrait craindre qu'il n'y ait un léger abus, ou du moins quelque sans-gêne, à placer ainsi des brutes sous un vocable sacré. Mais notre rituel catholique ne bénit-il pas les animaux, comme tous les autres fruits de la terre? Le nom d'un bon saint est pour eux une marque de protection, un gage assuré de bienveillance.

* * *

On a prétendu que la pitié pour les bêtes était un sentiment rare, en Europe, avant le triomphe du Christianisme. C'est sans doute par un souci exagéré d'apologétique. L'étude de l'antiquité grecque ne donne point cette impression.

Dans la mesure où l'âme païenne était capable de bonté, et cette mesure paraît grande, à lire Elien, Xénophon, Plutarque ou Dion Chrysostome, elle devait offrir tous les registres de la sensibilité naturelle. L'ascétisme stoïcien, qui comptait pour peu les souffrances du corps, ne s'arrêtait guère assurément à celles des êtres sans raison. Épictète ne s'émeut pas plus de la destruction des nids d'hirondelles ou de cigognes que de la dévastation des demeures humaines; pour lui, une carcasse de bœuf ou de mouton n'a pas plus d'importance qu'une carcasse d'homme. Mais tous les Grecs n'étaient pas stoïciens. Et il est vrai encore que ce sont des superstitions, issues de l'ignorance et de la peur, non d'une charité éclairée, qui défilèrent l'animal. Mais peu de Grecs le placèrent comme dieu sur leur autel, et beaucoup l'admirent raisonnablement comme ami à leur foyer. L'histoire de leurs mœurs rapporte mille traits touchants de la sympathie qui régnait alors entre les gens et les bêtes.

Plutarque se faisait conscience de vendre ou de tuer un bœuf qui l'avait longtemps servi. Sa *Vie de Solon* cite l'exemple de gens, attachés à leur chien ou à leur cheval au point de ne pouvoir lui survivre. Et, dans son *Thémistocle*, quel émouvant tableau il trace de l'évacuation d'Athènes, avant la bataille de Salamine; en quels termes intraduisibles il dépeint le désespoir de la séparation, tout ce peuple en larmes, abandonnant ses vieillards que leur âge ne permettait pas de transporter, tandis que « les animaux domestiques et privés couraient sur le rivage, avec des cris de regret et des hurlements plaintifs. » Nous connaissons cela, Madame, de nos jours. Qui n'a vu, dans un groupe de réfugiés ou d'émigrants, un chien, un chat ou un oiseau en cage? Et l'on peut observer que la plupart des exemples, fournis par ces anciens

textes, visent surtout l'attachement de l'animal pour l'homme. Ce sont comme les annales des animaux, de leurs mérites et de leurs vertus. Le soin qu'on a pris de les consigner montre assez qu'ils devaient être payés de retour.

Mais je n'entends point rabaisser pour autant le prestige de notre Sainte Mère Eglise. Elle ne s'est jamais montrée indifférente au sort des plus humbles créatures. Les bêtes elles-mêmes n'ont qu'à se louer de sa doctrine et de ses préceptes. La croyance en un Créateur, dont elles célèbrent la gloire à leur manière, en un Père commun très bon, dont les miséricordes s'étendent sur toutes ses œuvres, une loi de charité, des principes d'abstinence et de modération, tout cela est encore plus efficace pour leur protection que les sentiments plus ou moins capricieux du cœur,

On a beaucoup écrit sur l'amitié des saints et des bêtes. Il faut dire que les saints faisaient presque toujours maigre, portaient rarement fourrures et chapeaux à plumes, et que maintes questions pratiques ne se posaient pas pour eux. Ils vivaient fréquemment sur le plan du miracle. Un grand nombre, si nous en croyons le si intéressant répertoire de M^{me} la marquise de Rambures, étendaient leur bienveillance jusqu'aux animaux féroces. L'Eglise nous propose en modèles ces hommes parfaits, dont la vertu surpassait la nature, et, tout en professant que Dieu nous a donné empire sur le monde animal, elle intervient chaque fois que nous prenons le chemin d'en abuser.

Bayle se trompe donc lorsqu'il affirme qu'« il n'y a point de casuiste qui croie qu'on pêche en faisant combattre des taureaux ». Une bulle du pape saint Pie V, en 1567, condamne les excès de ce jeu barbare. C'est la bulle *De salute gregis*, — mais le troupeau dont elle parle est celui des fidèles, ce sont les intérêts de l'homme et de son âme qu'elle envisage, — et il y a eu, de nos jours, à ce sujet, des mandements épiscopaux.

Je n'ai assisté qu'une fois dans ma vie au spectacle sanglant des arènes. Il m'a paru très propre à réveiller les bas instincts, à remuer les plus viles passions. Je plaignais beaucoup moins les taureaux tailladés ou les chevaux éventrés, que les tendres jeunes filles qui roulaient des yeux féroces et poussaient des clameurs sanguinaires. Mais on ne délimite pas facilement civilisation et barbarie. Un méridien en décide, comme dirait Pascal; c'est affaire de climat et de tempérament. Et même en deça des Pyrénées, la fin justifie les moyens. De belles corridas, avec mise à mort, peuvent procurer de précieuses ressources à la bienfaisance publique. On en a donné, dans une ville du Centre, une ville d'eaux célèbre, au profit des méritants défenseurs de la Patrie, et le maire a renvoyé les trop sensibles défenseurs des taureaux, à la langouste qu'ils jettent toute vive dans l'eau bouillante, ou à l'escargot auquel ils imposent un jeûne de plusieurs semaines.

Je suis d'avis, Madame, que la bête est créée pour le plaisir, autant que pour l'utilité de l'homme, pour son divertissement comme pour sa réfection. L'essentiel est qu'il ne pousse pas le jeu trop loin.

Voyez que la plupart de nos animaux familiers ne sont que des bouffons amusants. Puisque tout le monde n'est pas en mesure de dompter les fauves ou de charmer les oiseaux des bois, imitons parmi les serviteurs de Dieu, ceux qui se sont intéressés aux bêtes d'une manière naturelle, profane, imitable. Erasme nous raconte qu'un des plus grands plaisirs du bienheureux Thomas More, était d'étudier la forme, les habitudes, les instincts des différents animaux. Il avait chez lui des volatiles de toutes les espèces, des singes, des renards, des furets, des belettes. Quand il rencontrait quelque type curieux et rare, il l'achetait. Que tout ce petit musée devait être heureux sous son toit! Contraindre une belette à la vie sociale, c'est la priver de sa liberté sans doute, mais d'une liberté néfaste, et c'est lui assurer la pâtée quotidienne, tout en protégeant d'autant le poulailler.

Ce bien heureux Thomas proscriit la chasse du pays d'Utopie, comme un passe-temps inepte ou cruel. Je ne sais s'il admettait le gibier à sa table.

* * *

La chassé, Madame, est l'un des points les plus délicats du problème qui nous occupe. Personnellement je n'en ai pas le goût, mais j'en apprécie assez les produits; je me garderai donc d'afficher l'horreur du sang, alors qu'il ne me déplaît point que d'autres le répandent à ma place. On justifie d'ordinaire cette pratique par des raisons qui me semblent plausibles, mais plus ou moins

pressantes et péremptoires selon les temps et les pays : elle exerce, dit-on, la santé et certaines facultés de l'âme; elle contribue à la destruction des animaux malfaisants et fournit à l'homme une nourriture, parfois indispensable, le plus souvent utile ou seulement agréable.

De ces divers buts, le second, le plus important, est le plus mal rempli. Chez nous et à notre époque, la chasse n'est qu'un jeu distingué dont l'animal est la victime. Et là, comme ailleurs, l'innocent pâtit pour le coupable. Si le sanglier, que nos paysans d'ici appellent avec mépris « le porc du gouvernement », nous ravage, c'est qu'on s'amuse à le traquer comme gibier de luxe, au lieu de l'exterminer comme un fléau. Quand je vois nos champs de sieu ou de pommes de terre dévastés, je songe à l'hymne de Callimaque, où le vaillant Hercule dit à Diane chasserresse :

« Laisse tranquilles ces biches et ces lièvres. Il y a bien d'autres mauvaises bêtes qui font tort à l'agriculture. »

Du reste, y a-t-il une seule bête libre qui, à force de croître et de multiplier, suivant l'ordre du Créateur, n'arrive à nous gêner, sinon à nous nuire? Toute chasse est une guerre défensive. L'homme est maître sur son domaine; qu'il en soit seulement bon administrateur.

J'entends déplorer les fantaisies de la mode qui impose, paraît-il, aux chapeaux féminins les plumes, les aigrettes et même les têtes d'oiseaux naturalisées. On sacrifierait les chanteurs de nos bois : pinsons, fauvettes, mésanges, rossignols; dans les pays tropicaux, on massacrerait en masses les paradisiers et les mentes-lyres; en Amérique, la race du héron blanc serait menacée de disparition totale. Que dire de tout cela? Y a-t-il pléonasmisme choquant à mettre sur une tête de femme une tête de linotte? Vaut-il mieux admirer un beau plumage au milieu de la verdure qu'à la vitrine d'un magasin? Les oiseaux exotiques détruisent-ils les insectes qui propagent les contagions? Convient-il d'encourager, au détriment du commerce « de la plume », l'industrie du ruban, des fleurs artificielles, de la dentelle et des perles? Autant de questions esthétiques et économiques dont je vous laisse juge, Madame.

J'ai lu autrefois un projet de Catéchisme Universel, contenant un chapitre sur le devoir chrétien envers les animaux. A la question de savoir quelle conduite tenir à l'égard de ceux qu'on est dans la nécessité de faire mourir, il était répondu qu'on doit « leur épargner le plus possible les souffrances et les angoisses, et leur procurer la mort la plus rapide et la moins douloureuse. »

La chasse à courre se trouverait condamnée par ce principe. Ne faut-il donc plus manger de cerf, ni de chevreuil? Si l'on veut en manger, avant que le catéchisme ne l'interdise expressément, il faut les prendre, et pour les prendre, les poursuivre, et en les poursuivant, se résigner à leur infliger de terribles émotions. Certains prétendent apercevoir une contradiction intéressante pour la psychologie de notre époque, dans le fait qu'une haute et puissante dame soit à la fois présidente de la Société protectrice des animaux et maîtresse d'équipage de chasse à courre. Qu'ils se reportent au huitième chapitre de la Genèse. Les mêmes Saintes Ecritures qui nous prescrivent de prendre un soin raisonnable de nos animaux domestiques, nous invitent à la chasse en termes vigoureux. Quand les hommes débarquèrent de l'arche de Noé, que leur dit le Seigneur? « Soyez la terreur et l'épouvante de tout ce qui court sur la terre, vole dans le ciel ou nage dans les eaux. Tout est livré entre vos mains. Que tout ce qui se meut et a vie vous serve de nourriture. Je vous donne tout cela, comme je vous avais donné les plantes. »

Que de lièvres et de perdrix se sont réfugiés depuis lors, sous le froc ou la soutane des saints! Moines ou prêtres, pour la plupart, les canons ecclésiastiques leur interdisaient de chasser, principalement « à cri de meute et à bruit d'armes tonnantes », exercice peu convenable à leur état, comme métier ou comme distraction.

Par contre, il y eut des saints laïcs, chasseurs et patrons des chasseurs, qui se convertirent en chassant. Et il s'en faut que tous les saints, même gens d'Eglise, aient été végétariens. Comme exemple de la manière dont ils savaient concilier la plus exquise tendresse du cœur avec les besoins naturels et sociaux, laissez-moi vous copier, Madame, ce passage de l'*Esprit du Bienheureux François de Sales*, par Jean Pierre Camus, évêque de Belley :

Notre bien-heureux Père estant un jour chez moy, on m'avoit donné un chevreuil tout en vie, qui paissoit dans le verger. Un seigneur de marque nous vint voir, qui traimoit à sa suite son equipage de chasse : il desira donner le plaisir au Bien-heureux, de voire faire ses chiens apres cette pauvre beste. Il fit ce qu'il pût pour sauver la vie à ce pauvre animal, et

même ne voulut pas descendre dans le verger, se contentant de regarder ce spectacle, qu'il appelloit carnassier, par la fenêtre de sa chambre qui regardoit de ce côté là.

Un grand peuple s'amassa pour prendre part à ce plaisir. Les cors commencent à sonner, les chiens à clabauder; la pauvre beste est mal menée, et comme si elle eust reconnu son libérateur, elle venoit faire des bonds autour la muraille, au pied de la fenêtre où estoit le Bien-heureux, comme si elle eust réclamé son secours. Il se retira, comme la larme à l'œil, suppliant que l'on cessast, comme s'il eust demandé grace pour un criminel.

Il n'en vid pas la fin; car le pauvre animal avoit eu de si dures atteintes, qu'il fut bien-tost aux abois. On le luy apporta mort; à peine le pût-il voir: et quand on en servit sur la table, il avoit regret d'en manger. « Helas, disoit-il, quel plaisir infernal!... »

Soyez assurée, Madame, que le bon saint mangea de ce chevreuil par pure politesse, pour obliger son hôte ou le chasseur. Et s'il le mangea en le plaignant ou le plaignit en le mangeant, veuillez remarquer que le regret contraria son appétit. Il ne céda pas à la sensualité, comme la princesse que je vous citais ci-dessus, d'après une histoire du chevalier d'Hamilton.

La chasse exerce les jambes, mais le meilleur profit que nous puissions tirer des bêtes, le plus noble plaisir qu'elles puissent nous procurer, est d'exercer notre jugement, en nous fournissant une matière d'observation et d'étude. L'animal tient une grande place dans les ouvrages de l'esprit humain. Sans compter les sciences naturelles dont il est l'objet spécial, il offre à la morale et à la littérature des thèmes inépuisables.

J'en traiterai plus loin, sous un autre titre et à propos de n'importe quoi, mais en parlant de l'amour des bêtes, il convenait de signaler combien l'on aime à lire les histoires de bêtes. Ceux-là même qui sont enclins à n'envisager l'animal que d'un point de vue utilitaire, ne laissent pas de s'intéresser à la comédie qu'il nous donne. Ceux qui ont tendance à mettre le monde entier dans l'homme et l'homme entier dans l'âme, ceux qui s'appliquent à découvrir en tout sa précellence, ne craignent point parfois de se détourner du spectacle de nos choses humaines, pour chercher, dans la fraîcheur et la simplicité de la nature brute, un délassement de nos complications, une consolation de nos tristesses.

* * *

Le présent Bestiaire, Madame, n'est qu'un livre de récréation. Il a l'honneur de vous présenter quelques animaux qui figurent dans l'Histoire Sainte ou l'Histoire des saints. J'ai battu ce vaste domaine en compilateur et en abrégiateur, plus soucieux de contribuer à vulgariser quelques notions utiles que de faire des captures merveilleuses dans la faune sacrée. Le sujet comporte autant d'agrément que de sérieux. C'est en considération de ce qui se trouve là, Madame, de sérieux et même de solennel, que j'ose placer ce livre sous votre patronage.

Je vous engagerais à le lire en commençant par la fin, comme on fait pour les livres hébraïques, et comme on devrait faire pour tous les recueils de balivernes que j'ai donnés jusqu'ici au public. Mieux encore, veuillez chercher à la table des matières, les animaux qui vous inspirent le plus de curiosité ou de tendresse. Et ne soyez pas trop surprise d'y rencontrer les chevaux de bois, le coq du clocher et le poisson d'avril. S'ils ont été introduits dans ce monde animal vivant, c'est un pari que j'ai dû tenir, ce n'est pas la conséquence d'un vœu.

Paul CAZIN

Conférences Cardinal Mercier

La prochaine séance aura lieu le mardi 17 janvier à la salle Patria (5 heures).

M. Paul Hazard, professeur au Collège de France, y parlera de :

Le centenaire des romantiques

Cette conférence sera publiée dans un de nos prochains numéros.

CHRONIQUE MÉDICALE

Les avitaminoses

Les notions cependant récentes sur les vitamines (leur découverte ne remonte qu'à 1911) ont pénétré le grand public avec une particulière rapidité.

Cela tient, évidemment, au grand intérêt qu'il porte aux choses de son alimentation. D'autant plus que cette fois, savants et hygiénistes, souvent empêcheurs de danser en rond, ne lui défendaient rien et ne le menaçaient de calamités que s'il était abstinent de ces substances nouvellement découvertes. Ces notions neuves se sont souvent déformées au cours de leur rapide infiltration dans les masses naturellement portées aux conclusions hâtives et aux généralisations imprudentes, enclines aussi à mettre les théories nouvelles au service d'un goût personnel.

L'homme anciennement vivant au contact intime de la nature, trouvait aisément autour de lui l'alimentation que son instinct même lui conseillait. Les grandes agglomérations, le rassemblement de millions d'hommes sur le sol stérile et étroit des villes, ont créé le problème alimentaire avec celui du transport et de la conservation des denrées. Il est naturel que les biochimistes se soient attachés à la résoudre.

Toute l'énergie dont l'homme a besoin est empruntée à l'énergie chimique de ses aliments, énergie transformée en énergie mécanique ou calorique.

En brûlant, en s'oxydant, l'aliment dégage un certain nombre de calories. L'homme en utilise de 2,500 à 3,000 par jour. Ces calories lui sont fournies indifféremment par les protéines qui donnent quatre calories par gramme, par les hydrates de carbone, qui en donnent autant et par les graisses qui dégagent 9,3 calories par gramme.

Grâce à ces notions, il devenait aisé d'établir une formule d'alimentation rigoureuse et impressionnante par son caractère scientifique. Mais les choses ne sont pas si simples et la nature souvent se rit de nos calculs. Elle nous prouva rapidement que sa valeur énergétique n'est pas tout dans l'aliment. En nourrissant des souris et des rats avec un mélange artificiel de protéine, hydrates de carbone, graisse et sels, on les voit s'étioler, leur santé s'altère, leur croissance s'arrête. Ajoutons-nous à leur alimentation une quantité à ce point minime d'aliments frais (lait ou jaune d'œuf) qu'elle ne puisse jouer elle-même un rôle alimentaire direct, tout rentre dans l'ordre, l'appétit de l'animal revient et la croissance reprend. Tout s'est passé comme si l'organisme trouvait dans cette minime quantité d'aliments frais le stimulant indispensable à son développement.

En 1900, déjà, à Louvain, au Laboratoire de chimie physiologique du professeur Ide, son élève Wildiers avait fait une constatation analogue. Il avait remarqué que dans un milieu de culture déterminé, les cellules de levure ne se développaient généralement que si, à ce milieu, il ajoutait un extrait de levures tuées. Sans pouvoir en établir la structure chimique, il avait appelé cette substance existante : *Bios*. Pour des raisons trop longues à exposer, il n'est pas permis de classer les bios parmi les vitamines proprement dites, mais il nous est agréable de rappeler ici les travaux de notre compatriote, hélas! prématurément disparu, parce que le premier, pensons-nous, il a entrevu le rôle des substances minimales comme l'Ecole de Lyon les a appelées.

Ce fut Funk, chef du Service d'hygiène à l'Institut de biochimie de Varsovie, qui établit nettement, en 1911, que certaines substances, ne jouant elles-mêmes aucun rôle alimentaire direct,

étaient cependant indispensables à la vie normale des individus, et que leur privation entraînait diverses maladies qu'on appela : avitaminoses ou mieux maladies par carence.

Ces substances minimales (Weill et Mouriquand), qui agissent un peu à la façon de catalyseurs, c'est-à-dire en stimulant une réaction à laquelle ils ne participent pas elles-mêmes, sont probablement multiples. Certaines nous sont chimiquement connues, ce sont des amino-acides (terme ultime de la désagrégation de la protéine), ou des sels minéraux, tels surtout le calcium et le phosphore.

D'autres substances, parmi lesquelles il faut ranger les vitamines, nous sont totalement inconnues dans leur nature et dans leur action. Nous ne les connaissons que par les troubles qu'entraîne leur carence. Le sol est ici très instable et bien qu'on tente de multiplier le nombre des vitamines, nous ne nous occuperons que de celles qui ont incontestablement droit de cité.

* * *

La vitamine A, qui se dissout dans les graisses, est très répandue dans la nature; elle existe surtout dans le beurre, l'huile de foie de morue, le jaune d'œuf. Les épinards et les tomates en contiennent abondamment. Son absence dans l'alimentation entraîne une maladie curieuse : la xérophtalmie. Cette affection se caractérise par l'inflammation des conjonctives, suivie de l'ulcération de la cornée et de la fonte purulente de tout l'œil. Au cours de la guerre, de nombreux cas en ont été constatés en Allemagne, en Autriche et surtout au Danemark, par suite de l'usage trop exclusif de babeurre, de lait écrémé et de farineux préparés à l'eau. Le Danemark, producteur de beurre l'exportait en grande partie, et la classe pauvre en fut privée, jusqu'au moment où le blocus de l'Allemagne amena le rationnement dans le pays. Chaque Danois reçut dès lors une demi-livre de beurre par semaine, et la xérophtalmie disparut.

Mais avant d'entraîner des troubles oculaires graves, l'absence de vitamines A a profondément altéré la nutrition de l'enfant et a grandement diminué sa résistance vis-à-vis des infections. Elle est indispensable pendant la croissance et il faut veiller à n'en pas priver les enfants par la suppression notamment du lait. Trop aisément, sous des prétextes futiles, ou même sans prétexte (probablement parce qu'il paraîtrait trop simple d'élever des enfants au lait), on remplace cet aliment irremplaçable par des farines ou des aliments conservés. La vitamine A résiste à la température de 100°, le lait bouilli ne perd donc pas de ses propriétés. Il faut une température de 110° pour voir perdre l'activité de la vitamine.

* * *

L'absence de vitamine B ou vitamine hydrosoluble a à son actif une hécatombe de vies humaines. En Chine, au Japon, aux Philippines surtout, existe une affection connue depuis longtemps et appelée Beri-Beri. Elle se manifeste soit par de l'atrophie des muscles avec paralysie, soit par des œdèmes. Chaque forme conduit lentement à la mort. Le beri-beri se développe chez les mangeurs de riz poli, décortiqué. La maladie n'épargne pas le nourrisson qui fait un beri-beri grave et rapidement mortel s'il prend le lait d'une nourrice mangeuse de riz décortiqué.

La vitamine B existe principalement dans les légumineuses, dans la cuticule des céréales, dans la levure, la viande et les œufs. Elle est sensible à la chaleur à 120° et au vieillissement.

* * *

L'étude de la vitamine C est d'un intérêt plus immédiat pour nous. Son absence entraîne le scorbut. Le scorbut était ancienne-

ment très répandu parmi les garnisons supportant de longs sièges ou parmi les équipages de voiliers. La maladie se caractérise d'abord par une anémie suivie de gonflement et d'hémorragie des gencives. Des douleurs osseuses vives se manifestent surtout aux membres inférieurs où le sang extravasé au niveau de l'os a décollé le périoste. Cette affection est encore fréquente de nos jours, même, dans notre pays, chez des enfants nourris exclusivement d'aliments stérilisés et conservés. Le tableau n'est pas toujours complet mais le premier stade, l'anémie, est fréquent. La vitamine C existe dans les aliments frais, fruits, légumes, lait. Moins résistante à la chaleur que les facteurs A et B, elle est détruite par une température supérieure à 100°. La consommation de lait bouilli n'expose donc pas au scorbut. Il faut, pour détruire le principe actif des ébullitions répétées. Ce serait les exposer à des troubles intestinaux, peut-être graves, que de donner aux enfants du lait non bouilli par la crainte illusoire du scorbut.

S'il devient nécessaire de consommer du lait stérilisé à une température supérieure à 100° ou du lait conservé, on en évitera aisément les inconvénients en donnant tous les jours aux enfants un peu de jus de fruits, tel le citron.

* * *

Il n'est pas possible de parler des avitaminoses, ou mieux des maladies de carence, sans parler du rachitisme et cela malgré l'obscurité qui plane sur son étiologie.

Le rachitisme est universellement répandu; il se caractérise essentiellement par des déformations osseuses. Les sels de chaux, qui forment la charpente des os, se fixent mal et les os se ramollissent. Le remède n'est nullement dans l'absorption de sels de calcium. Un régime d'enfant rachitique en contient fréquemment des quantités généreuses sans améliorer le moins du monde la situation : c'est que la maladie ne réside pas dans l'absence de chaux mais dans un défaut de fixation. L'organisme n'est pas capable de retenir celle dont il a besoin. Les auteurs américains de l'École de Baltimore sont parvenus à créer, chez les rats, un rachitisme expérimental semblable au rachitisme humain en les élevant dans l'obscurité au moyen d'un régime carencé au phosphore. Exposés pendant quelques minutes chaque jour à une source de rayons ultra-violet, les rats ne deviennent pas rachitiques, de même, maintenus à l'obscurité, mais recevant chaque jour quelques gouttes d'huile de foie de morue.

Est-ce la vitamine A qui agit dans l'huile de foie de morue et la vitamine A est-elle aussi antirachitique? Non, car débarrassée de son pouvoir antixérophtalmique, elle conserve son pouvoir fixateur de chaux.

D'autre part, comment expliquer le pouvoir des rayons ultra-violet qui n'apportent à l'organisme rien de tout fait? Il est probable que les rayons sont absorbés dans le corps de l'animal (comme dans le corps de l'enfant rachitique soumis à leur traitement) par certaines substances existant très près de la périphérie (car les rayons ont un pouvoir de pénétration très minime) substances qui acquièrent un pouvoir antirachitique puissant. De même, du reste, qu'il est possible de faire acquérir le même pouvoir à des substances, qui ne les possédaient pas, en les exposant au rayonnement ultra-violet. Ces substances paraissent agir comme porteuses d'un rayonnement qu'elles rendent à l'organisme. Plusieurs écoles de physiologie recherchent activement quel serait le meilleur porteur de rayons ultra-violet et croient le trouver dans des substances voisines de la cholestérine.

Le soleil naturel, grand producteur d'ultra-violet, a sur les enfants les mêmes effets que la lampe génératrice artificielle de rayons. Comme on le voit, la question est fort complexe d'autant plus que dans l'écllosion du rachitisme, d'autres facteurs

ont une influence primordiale : hérédité, affections aiguës et chroniques diverses, et surtout absence de régime et d'hygiène. Car, dans l'équilibre nutritif, surtout au cours de la croissance, tout se tient. L'homme, et surtout l'enfant, pour se développer harmonieusement de corps et d'esprit, pour résister efficacement aux multiples infections qui sans cesse les menacent, n'ont pas seulement besoin de substances chimiques nécessaires à l'intégrité de leurs échanges physico-chimiques. Il faut que ces substances soient apportées toutes et dans des proportions raisonnables. Il faut y adjoindre les vitamines et les substances chimiques minimales connues et inconnues.

Pour éviter les maladies résultant de carences alimentaires, il importe de se défier de régimes exclusifs de l'un ou l'autre aliment. Tous nous sont nécessaires. La cuisine la plus simple et la plus rapide est la meilleure. Les cuissons longues sont plus préjudiciables même à température moyenne que les cuissons brèves à température élevée. Les inconvénients de la vie en fourmilère que nous menons dans les villes doivent être neutralisés par une alimentation simple et naturelle, par des séjours aussi fréquents que possible au grand air et à la lumière de la campagne. Une fois de plus la santé physique et morale ne pourra qu'y gagner.

Dr BORREMANS-PONTHÈRE.

La profession agricole et le bilinguisme.

De graves divergences de vues quant à l'organisation des intérêts agricoles séparent en ce moment les catholiques wallons. Nous n'avons pas à prendre parti dans le débat. Si nous accueillons l'article ci-dessous, c'est qu'il réfute une erreur très dommageable pour la paix intérieure du pays. Ceux qui cherchent à faire prévaloir leur conception d'organisation professionnelle en faisant appel à une prétendue menace flamingante, font œuvre de division nationale. Leurs idées sociales sont peut-être excellentes, leur excitation des passions raciales est hautement condamnable.

Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de protester contre des articles comme celui de M. Elie Baussart, dans le Rappel, où les affirmations et les insinuations abondent, mais sans qu'aucune preuve ne soit apportée.

Sous le titre « Menace flamingante en Wallonie », le *Rappel*, du 7 décembre dernier, a publié un article qui appelle des rectifications de fait et des remarques de principe.

Rappelons les deux points essentiels de cet article : on y dénonce « une action camouflée » du *Boerenbond* dans les provinces wallonnes, qui serait un danger pour celles-ci ; on invite les cultivateurs wallons à se tourner vers deux organisations nouvelles : *La Ligue agricole belge* (L. A. B.) et les *Union professionnelles agricoles* (U. P. A.), fédérées sous le titre d'*Union nationale des Cultivateurs belges*. Cette « union » est proclamée « nationale » sans réduire en rien « sa valeur wallonne et régionaliste ».

Emettons encore quelques lieux communs qui ne doivent pas être oubliés.

La Belgique est un petit pays à grande densité de population. Cette population se partage en deux races : Wallons et Flamands. L'Histoire les a unies longtemps sous des dominations diverses ; l'indépendance nationale ne semble pas avoir suffisamment cimenté cette union ; il serait cependant désirable qu'elle subsiste si l'on se refuse à envisager la division de la nation belge.

Ces Flamands et ces Wallons s'adonnent à des occupations diverses, appliquent leurs énergies à des branches d'activité variées, souvent avec un succès rare et que le monde envie. Parmi ces branches d'activité, l'agriculture a une importance que l'on veut bien reconnaître actuellement.

En tant que cultivateur, le Belge, de la Campine aux Ardennes, se trouve, sauf à l'égard du sol et du climat qui varient, dans des conditions professionnelles identiques à maints égards. Il est régi par les mêmes lois, paye les mêmes impôts, se sert des mêmes chemins de fer, de la même monnaie, subit le même régime douanier et, qui plus est, comme chrétien, communie dans la même foi.

Le pays n'étant pas grand, professionnellement parlant, le cultivateur belge a un intérêt évident à former un groupement unique sur le terrain technique et économique : tout ce qui a été fait dans ce sens jusqu'à ce jour a été, on peut le dire, la principale raison de la qualité de la culture belge qui, prise dans son ensemble, est la première du monde quant aux rendements.

Les méthodes d'intégration et de concentration prônées partout, réalisées dans maintes industries, ne sont pas interdites, que nous sachions, à la profession agricole.

Après la guerre, le *Boerenbond* s'est trouvé être « l'organe type » de ce genre de concentration professionnelle. Il assurait, comme il assure encore, le maximum de développement à toutes les branches qui intéressent la profession agricole. Il était assez logique d'utiliser tout cet acquis et, plutôt que de fonder à grands frais un organisme professionnel, technique et financier nouveau, les associations wallonnes anciennes et nouvelles, sauf les deux mentionnées plus haut, ont trouvé bon de s'entendre avec des Flamands qui, en Belgique, s'intéressaient au développement de l'agriculture.

Dans un congrès récent, les *Ligues agricoles catholiques* wallonnes des provinces de Liège, Luxembourg, Namur, Hainaut et Brabant wallon se sont trouvées d'accord pour réaliser cette union professionnelle et nationale.

Elle est tellement dans la saine logique des faits, cette idée, qu'elle fut prônée par la *Ligue agricole belge* elle-même à ses débuts. Cette nouvelle ligue, lors de sa formation avait, de sa propre initiative, proposé aux organismes agricoles wallons existant avant elle, de réaliser cette union avec le *Boerenbond*. Et ce, à telle enseigne que l'en-tête de son papier d'alors était ainsi libellé : *Ligue agricole belge affiliée au « Boerenbond belge », 16, rue des Récollets-Louvain.*

Brusquement, cette ligue a changé ses batteries et a voulu créer de toutes pièces une sorte de *Boerenbond* wallon.

Libre à elle, mais libre également aux autres ligues wallonnes, de poursuivre, dans la voie logique qu'elle avait la première, tracée et que ces dernières ont dû parcourir, depuis ce jour, sans elle.

On peut donc dire que les *Ligues agricoles catholiques* — qui viennent de se grouper à travers toute la Belgique et en s'unissant avec la plus active, la plus vivante et non la moins chrétienne d'entre elles, au triple point de vue professionnel, national, catholique — ont réalisé une œuvre saine.

Elles ont eu grand soin de conserver toutes, une liberté entière sur le terrain moral et social ainsi que sur toutes les formes proprement régionalistes de leur activité.

Sur ce point, l'auteur de l'article en question émet des doutes : il voit dans cette union une entreprise flamingante « occulte », camouflée si adroitement qu'on ne peut généralement pas suspecter la bonne foi de ceux qui s'y prêtent.

S'il en était ainsi, si les cultivateurs wallons et flamands ne pouvaient plus s'entendre sur un terrain technique, s'ils ne pouvaient plus acheter ensemble, vendre ensemble, s'assurer ensemble, se prêter de l'argent les uns aux autres, bref se traiter comme les peuples, mêmes ennemis, se traitent tous les jours, sans que les Wallons soient obligatoirement destinés à être roulés par les Flamands, ce serait à désespérer de la Wallonie et, par conséquent, de la Belgique.

Le régime démocratique, régime du nombre, utilise souvent, comme thèmes commodes pour rallier ses troupes, des tremplins qui offrent des variations faciles et abondantes aux orateurs et écrivains politiques. Le flamingantisme est un de ces tremplins et il est dangereux parce qu'il a le nombre pour lui.

Mais ce régime n'est pas éternel ; on peut espérer encore que la Belgique vivra plus longtemps que lui. Celui qui lui succédera un jour, sera bien aise de voir quelques ponts jetés au-dessus du fossé linguistique qui tend à séparer les deux parties du pays, quelques ponts solides faits de bons intérêts pratiques, liés dans un commun désir d'assurer la grandeur et le succès du plus humain des labeurs, du plus vital des métiers, celui des agriculteurs.

Des catholiques d'un même pays, ayant la même profession, s'accordent sur des points *précis et bien limités* à l'exercice et aux intérêts techniques et économiques de leur profession. Que peut-on leur reprocher à moins d'être atteint d'une véritable phobie régionaliste?

Au nom de quels principes veut-on interdire à des hommes du même métier, dans une même nation, de grouper leurs intérêts professionnels?

Sur quoi se fonde-t-on pour imaginer qu'une partie d'entre eux seraient assez mous, assez veules pour perdre, dans cette union, leur caractère éthique et leur langue?

Si l'on veut interdire à la Flandre et à la Wallonie de s'unir sur tous les terrains, même strictement professionnels, qu'on le dise, qu'on les sépare, qu'on leur fixe des frontières et que chacun vive chez soi dans une paix qui sera moins précaire que cette cohabitation dans la méfiance, dans une atmosphère de soupçons continuels. Mais si l'on veut que la Belgique vive, qu'on laisse les gens de métier se grouper à leur gré dans leur métier, en développant par ce moyen le rendement matériel et moral pour le plus grand bien de la patrie.

Comte H. DE VILLERMONT,

Président de la « Ligue agricole d'Ermelton ».

Un prince chez les bolchevistes

Il s'agit du prince Charles de Rohan, ce grand seigneur autrichien, qui porte un des plus glorieux noms de France. Il est certainement un homme représentatif. Il a créé et il dirige l'*Agence de presse européenne* et l'*Europäische Rundschau*, une des revues les plus cotées de langue allemande. C'est lui qui a fondé les Unions intellectuelles, dont il n'a voulu être, modestement, que le secrétaire général, mais qu'on désigne presque toujours comme les « Unions de Rohan », ce qui fait une jolie formule. L'idée en est d'ailleurs assez séduisante. Elle se rattache à ce problème trop actuel : la reconstitution des élites. Le but de Rohan est de réunir les gens, non d'après leur spécialité, non d'après une communauté de doctrine, mais selon un certain niveau de culture. Il n'est pas question de défendre des intérêts professionnels, ni de discuter entre confrères de science ou de littérature, mais de répandre et de faire agir les forces de l'esprit, en facilitant la compréhension des idées par la connaissance des hommes, si différents qu'ils puissent être les uns des autres. Les Unions ne cherchent donc point le nombre, mais la valeur. Il y a donc là un effort intéressant : le succès des récentes assemblées tenues à Francfort et à Heidelberg, au mois d'octobre, le démontre. Après des débuts assez difficiles, les Unions fonctionnent ; on y rencontre de plus en plus une élite un peu disparate, mais une élite tout de même. Il est impossible maintenant de les ignorer, si l'on est toujours en droit de les discuter. Mieux vaut, en tout cas, pratiquer à leur égard la politique de la présence. Je l'affirme d'autant plus volontiers que, pour ma part, je préfère à tous autres groupements ceux dont le lien est une forte communauté d'idées : je crois de moins en moins aux associations neutres ou mixtes. Il n'y a que les doctrines qui soient, en définitive, civilisatrices.

Or, ce que je reprocherais le plus volontiers au prince de Rohan, c'est l'absence d'une doctrine ferme. Il possède à un très haut degré le sens pratique, celui de l'organisation et du commandement : il le doit sans doute à son hérédité. Il possède également une intelligence vive et réceptive, assaisonnée d'un scepticisme

suffisant pour l'empêcher d'être dupe, avec une inlassable curiosité d'esprit. Le prince de Rohan est, d'ailleurs, un réaliste ; il s'efforce tout au moins d'agir en réaliste. Mais il n'est pas tout à fait ce qu'on pourrait appeler un intellectuel. La vie intellectuelle, d'ailleurs, jouait un fort petit rôle dans les familles de la haute noblesse austro-hongroise ; on ne se faisait pas très bien voir quand on se mettait à écrire : l'histoire d'un grand poète, le comte d'Auersperg, condamné toute sa vie au pseudonyme d'Anastasius Grün, est là pour le démontrer.

Mais le prince de Rohan est un aristocrate autrichien de l'après-guerre. Il a compris la leçon. Il s'est rendu compte que, privée désormais de sa puissance territoriale et de ses influences auliques, l'ancienne noblesse doit transporter son activité, ses énergies, ses traditions sur un autre plan, se refaire une autorité d'ordre intellectuel, si elle veut ressaisir l'autorité sociale et, plus tard, politique. La réadaptation des aristocraties aux temps nouveaux, c'est bien là, je crois, l'idée centrale dans le cerveau du prince de Rohan.

Mais cette idée présuppose une connaissance aussi exacte et complète que possible du monde contemporain, de ses tendances les plus divergentes dont il s'agit de mesurer l'amplitude. Voilà ce qui a conduit le prince de Rohan à cet acte d'audace : un séjour de trois mois dans la Russie bolchéviste.

* * *

Un prince chez les bolchévistes ! Ce n'est paradoxal qu'en apparence. Les hautes aristocraties aiment parfois à se compromettre avec les révolutionnaires : elles le paient généralement de la tête. Quant aux révolutionnaires, s'ils haïssent et proscrirent les aristocraties, ils sont toujours très heureux d'entrer dans les salons des aristocrates eux-mêmes. Ceux-ci, en recevant ceux-là, se figurent faire preuve de largeur et d'indépendance ; ceux-là, en étant reçus chez ceux-ci, démontrent qu'ils sont capables de politesse et de belles manières.

Mais passons, car ce n'est point le snobisme qui a conduit Rohan en Bolchevie. La lecture de son petit livre sur Moscou le prouve. C'est un petit livre, en effet, mais il est important. Seulement, il faut savoir le lire. L'auteur cherche la Russie sous le bolchévisme, et voici ce qu'il a constaté : le parti communiste est en train de se diviser en deux tendances dont nous appellerons la première russe et la seconde juive, ou la première nationale et la seconde internationale. Or, la première pourrait bien aboutir à une sorte de fascisme, fondé lui-même sur un retour à ce que fut la Russie avant Pierre le Grand : une race semi-asiatique, tout à fait étrangère à l'esprit européen et, par conséquent, à la civilisation européenne. Race artiste : il semble qu'au théâtre et au cinéma, et même dans la salle de concert, le bolchévisme ait produit des résultats intéressants ; en tout cas, il a le don de la mise en scène. Race mystique : le mysticisme est toujours là ; seulement, il a changé de doctrine. Il a remplacé l'Évangile par la philosophie de Marx, ce qui semblerait étrange, car rien n'est plus étranger au tempérament mystique des Russes que cette philosophie sèche et lourdement matérialiste, si l'on ne savait que les Russes transforment en mysticisme le rationalisme européen pour le faire entrer dans leur cerveau. Il a également remplacé les icônes par l'adoration de la dynamo ou du moteur, devant lesquels on se livre maintenant — le prince de Rohan l'a constaté — à des cérémonies religieuses.

Le bolchévisme a donc plongé le peuple russe, ou tout au moins une partie de ce peuple, dans un état d'exaltation fébrile qui est en un sens une preuve de santé : quand il est attaqué par de puissants microbes, un organisme jeune réagit par une forte fièvre, tandis qu'un organisme vieux et débile se laisse emporter

petit à petit. En résumé, l'impression qu'on remporte, après avoir entendu ce témoin princier, c'est celle d'un retournement possible dans une direction toute différente, et la plus inattendue. L'esprit russe est aussi mobile que les vents sur les plaines sans obstacles de la Russie; il se jette sur l'idée de toute sa violence, mais au bout d'un certain temps, c'est avec la même violence qu'il s'en lasse. Il est un briseur de jouets : dès qu'un jouet ne l'amuse plus, il le casse, tandis que nous le mettons de côté avec une étiquette. De là son intolérance cruelle, sanguinaire. Donc, nous pourrions voir un jour le bolchévisme exploser dans une crise d'antisémitisme, ou dans une révolte militaire, ou se muer en une sorte de féodalité issue du communisme lui-même. Dieu sait à quelles réactions on assisterait, le jour où le peuple trouverait des armes! En tout cas, après le bolchévisme, il y aura une effroyable période d'anarchie dans laquelle la Russie même pourrait se morceler.

* * *

Le livre du prince de Rohan est encourageant en ceci qu'il démontre, ou plutôt nous permet de démontrer par déduction la situation précaire et la faiblesse du communisme hors de Russie. Les communistes, dans nos pays, ne sont que des instruments dont le bolchévisme se sert, mais qu'il abandonnera le jour où il n'en aura plus besoin. Au fond, il les méprise; il ne les comprend pas, il ne s'y intéresse guère : la vraie solidarité est absente de ces relations entre agents et maîtres. Entre le communisme européen et le bolchévisme russe, les différences ne feront que s'accroître. Celui-ci est tout un système impérial, un tsarisme à l'envers; celui-là n'est qu'un parti subordonné.

Mais le livre du prince de Rohan est décevant tout de même. D'abord parce qu'on le sent incomplet. L'auteur a, malgré tout, passé trop peu de temps en Russie, et vu trop peu de choses, pour que son jugement ait un caractère assez sûr pour nous convaincre. Incomplet aussi par défaut de maturité, car les connaissances historiques et philosophiques nécessaires manquent parfois. L'auteur est trop souvent victime de formules empruntées et d'une terminologie actuellement à la mode, — mais pour combien de temps? — dans les revues allemandes; trop souvent, on le surprend à la suite de Keyserling. De là, sans doute, ce flottement qui vous donne l'impression d'un esprit qui se cherche. Incontestablement, certains aspects du bolchévisme — les aspects esthétiques surtout — ont influé sur l'observateur. Le prince de Rohan est trop nietzschéen encore, par tout un côté de son esprit, pour ne pas avoir subi le prestige d'une force redoutablement organisée. De là certains passages — je m'empresse de dire qu'ils sont très rares — où la propagande bolchéviste pourrait trouver son compte.

Quoi qu'il en soit, ce livre est un document d'une réelle importance et d'une réelle intelligence pour tous ceux qui veulent suivre d'aussi près que possible l'évolution du bolchévisme. Et s'il en faut tirer une conclusion pratique, c'est celle-ci : laissons pour le moment la Russie à l'écart de l'Europe, observons en nous abstenant, tenons les fenêtres ouvertes, mais les portes closes — et surtout les coffres-forts verrouillés.

Comte GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Berne
membre suisse à la Commission de Coopération
intellectuelle à la S. D. N.

Marcel Coulon et Raoul Ponchon

Béni soit Marcel Coulon!... Le beau livre, le bon livre qu'il a écrit sur Raoul Ponchon nous rajeunit de quinze ans. Je revis ces clairs matins d'adolescence, quand nous nous précipitions sur le *Journal* du Lundi pour y chercher le petit poème, où, le plus souvent sous les espèces du rire, toute la poésie ne se trouvait pas moins encluse.

Nous étions sans cesse un peu ivres de poésie. Il ne se passait pas de jour que nous n'entrelaçions aux pures colonnes des *Stances* quelques souples guirlandes fleuries d'*Enone au clair visage* ou d'*Eriphile*. Et plus d'une fois c'était encore la divine musique maurrassienne elle-même qui nous enveloppait :

*Chère Psyché, vos yeux qui tremblent,
Vos yeux de fleur ont peur du vent,
Peur et délices tout ensemble...*

Où bien, Toulet, nous vous prétions l'oreille :
Dans Arle où sont les Aliscamps...

Et il arrivait, sur le coup de Minuit, que nous passions la parole à Jean Pellerin :

*Jeanne lutte avec un huissier
Et le poète Chose
Débite chez le financier
Sa ballade à la rose.*

*Les dieux s'en vont, s'en vont au trot,
Jeanne se décourage
Et le dernier Abencérage
Est mort dans le Métro...*

Mais, à d'autres heures, à travers la campagne languedocienne, de chères voix, qu'hélas! je n'entends plus!... élevaient dans le silence l'ardente merveille d'Aubanel :

*Darré la mar e li mountagno
Quan s'vs amoussa lou souléu,
Sus lou mounde oumbrun e magagno
Vénon léu...*

*Senso amour la vido es crudélo,
La vido es uno longo niue :
Urous aquéu qu'a per estello
Dous béus ve! (1)*

Et, sommant le tout, dans la région sublime où, selon le mot de Boccace, la haute poésie est théologie, un de nos compagnons se mettait à dire, à mi-voix, religieusement, la *Communiquon di Sant*, de Mistral...

Pourquoi tous ces souvenirs se lèvent-ils en foule, devant moi, du nouveau livre de Marcel Coulon?... Telle est la vertu des noms qui évoquent notre patrimoine : et le nom de cet ami des belles muses est lié, incorporé au mouvement du Félibrige comme à celui de l'Ecole romane.

Pour employer un beau vers de Moréas, Marcel Coulon n'est pas de ces ignorants dont les Muses ont ri. Hier, il célébrait le centenaire de l'abbé Favre qui fut l'un des précurseurs de Mistral et dont la verve rabelaisienne me paraît plus d'une fois assez proche de celle de Ponchon. Avant-hier, il nous donnait de sobres pages, d'une émotion contenue et puissante, d'une haute qualité humaine, sur les derniers jours de « l'Athénien, honneur des Gaules » : *Au chevet de Moréas*. Il a célébré le *Génie de J. H. Fabre* et demeure fidèle à l'exalter et à le défendre. Et l'*ermas* de Sérignan est, comme on sait, à mi-chemin entre Maillane et l'Acropole. Philéas Lebesgue l'attire comme un autre grand paysan. Je l'ai entendu me parler de Lamartine dans les termes les plus justes et les plus lucides... Maurras, au cours de l'amicale et noble lettre qu'il lui a écrite, en guise de préface au *Raoul Ponchon*,

(1) Derrière la mer et les montagnes, — quand s'est caché le soleil, — sur le monde obscurité et misère — viennent vite.

Sans amour la vie est cruelle, — La vie est une longue nuit, — Heureux celui qui a pour étoile — Deux beaux yeux.

s'inquiète un peu de l'avoir vu s'attarder à Remy de Gourmont, à Leconte de Lisle et, sans doute aussi, je pense, à Verlaine, à Rimbaud. Mais tous ceux-ci ne contiennent-ils pas encore des beautés certaines et ne méritent-ils pas d'être étudiés avec une intelligente sympathie? Je m'assure qu'il me serait facile d'avoir sur tous et sur chacun le témoignage favorable de Jean Moréas. Et Maurras lui-même?... Que n'ai-je sous la main les anciens tomes de la *Revue Encyclopédique Larousse!*... C'était le temps, cependant... Mais comment ne laisser pas sur ce chapitre la parole à Maurras? « C'était le temps de Moréas, écrit-il, le temps où la grande œuvre de Jean Moréas mûrissait, disons le début de la dernière décennie du siècle écoulé. Nous errions en bande par le Quartier Latin et nous nous asseyions à des terrasses de cafés où il se consommait beaucoup moins d'alcool que d'une certaine ambrisie qui n'était pourtant pas cet hydromiel hindou que Dumezil, impitoyable, assure avoir vu mousser sur l'Olympe. Les uns nous comparaient à de jeunes homérides suivant leur Homère nouveau, les autres à des Scythes armés de la lance et de l'arc pour rétablir l'ordre à Athènes... Ni votre bonheur, ni le mien n'avaient de pareil. Nous assistions, charmés, à peine enivrés de ce charme, à une naissance tantôt lente comme une fructification, tantôt vite et soudaine, véritable pluie de printemps : la naissance des *Stances* et d'*Ephyse*, d'*Iphigénie* et des *Silves*, peut-être même, car vous êtes des plus anciens, à l'aube étincelante de ce *Bocage moral et plaisant* pour l'amour duquel Moréas jeta au vent une partie de son *Pèlerin passionné*. Le vent n'emporta rien ou rapporta fidèlement toute chose. Nous aurions rattrapé au vol le moindre feuillet... » Eh! bien, tel j'ai vu Marcel Coulon, la première fois qu'il me fut donné de lui être présenté à Paris, dans un café du Quartier Latin, devant les quais du fleuve royal, par une faveur de la Providence qui voulut que le cadre lui-même n'ait pas changé. Un substitut, qui est aussi un romancier de grand talent, notre ami Guillaume Gatilène m'emmenait à ce juge. Mais tout cet appareil de magistrature ne servit qu'à souligner notre accord sur le nom de Jean Moréas.

Je crois donc qu'il n'y a point lieu de célébrer un retour de Coulon à la déesse Hygie. « Nous pouvons honorer Hygie sans déshonneur, lui dit encore Maurras, nous avons bien le droit de la préférer aux baudelairiennes « beautés de langueur » qui ne nous ont que trop séduits, vous et moi. Je dis bien : moi qui parle, car me soupçonniez-vous de m'être trouvé sans péché? La coulpe que je bats rudement sur votre poitrine est aussi la mienne, soyez tranquille! » Eh bien, non, il n'y a pas de coulpe à battre sur ce point. Et Maurras lui-même ne me ferait pas convenir que Raoul Ponchon fût un plus grand poète que ce Baudelaire qui est, dans ses plus grandes stances, le Pascal de la poésie française. Qu'il fût le plus grand poète français vivant, je ne l'accorderais pas davantage ni à Coulon ni à lui. Mais qu'il soit un grand poète, voilà qui est évidemment hors de doute. Un véritable grand poète, disait Moréas.

* * *

J'écris ces lignes un jour de Noël. Et je relis avec délices quelques-uns des Noëls de Ponchon, que cite son Apologiste :

« Allons, les bergers, hâtez-vous,
Petit Nau vient de naître
— Dit une voix qui venait d'où? —
Venez le reconnaître ».

Et voilà donc ces braves gens
Qui partent tous et toutes
Tandis qu'une étoile d'argent
Leur indique la route.

C'est tout d'abord Luce et Colas
Dans leurs habits de fête,
Et puis Guillot, le grand Lucas,
Avec la Guillemette,

Talebot ensuite et Marton,
Et bien d'autres encore,
Dont je ne puis dire le nom
Parce que je l'ignore.

Guillot jouait du tambourin,
Lucas de la musette,
Et Talebot, sur son crincrin,
Raclait mille ariettes...

N'est-ce pas que nous y sommes? On dirait d'un témoin qui a vu, qui a entendu, qui nous parle avec allégresse. Oui, selon le mot de Marcel Coulon, il faut saluer « ce naturel gonflé de lyrisme ». Il semble que l'on ne saurait trouver de variations plus heureuses sur le vieux cantique :

Il est né le Divin Enfant,
Sonnez, hautbois, résonnez, musettes...

Mais il y a plus, il y a mieux. Et ce « lyrisme enjolivé de naturel », que nous signale encore Coulon, me paraît bien du plus grand lyrisme religieux :

La Vierge maternelle
Alors, dans ce taudis
Tout à coup resplendit
Du Dieu qui est en elle.
Ainsi fait le cristal
Plein du jus automnal.

Ce bien autre chose
Lorsque ce petit Dieu,
Tout à trac, au milieu
De l'étable, et tout rose
Vint à s'épanouir
Et se mit à vagir.

Et que le bœuf et l'âne,
Joseph et le berger,
Jusqu'à s'égosiller
A qui mieux mieux hosannaient :
Gloire à Dieu dans le ciel,
Noël! Noël! Noël!

Quel accent triomphant, Raoul Ponchon donne à l'invitation universelle de l'Ange!

Le divin enfant vient de naître,
Venez sans tarder reconnaître
Votre Seigneur et votre Maître.

Accourez qui que vous soyez,
Esclaves et rois ondoyés,
Les patrons et les employés.

Ainsi criait dans la nuit, l'Ange;
Et voilà qu'une étoile étrange
Se dirigea vers une grange.

Enfin, avec quelle familiarité de fabliau, il nous fait assister au premier réveillon!

Ma femme, tu ne saurais croire
Quel spectacle nouveau...

Tiens, mettons-nous toujours à table,
Je te raconterai
Ce que j'ai vu. C'est incroyable
Et ça n'a pas l'air vrai.

Il était là sur de la paille...
Passe-moi le frotot,
Avec un âne et des volailles...
Où sont les haricots?

Tous les Noëls de Ponchon, je le sais bien, ne sont pas également orthodoxes. Quand il voit « des petits enfants sans joujoux » et toutes les misères du monde, il lui arrive même de blasphémer. Lui en tiendrons-nous plus de rigueur que du « Désespoir », à Lamartine?... Les petits enfants sans joujoux et toutes les misères du monde, ce n'est pas Dieu qu'il en faut accuser, mais

les hommes qui n'écoutent pas Dieu. L'Évangile est plein d'un appel. — hélas! trop inentendu, oui! — à l'amour des hommes les uns pour les autres. Tout le jugement dernier, tel qu'il apparaît au chapitre XXV de saint Mathieu, est fondé *uniquement* sur la réponse qu'on aura donné à cet appel. Et c'est véritablement une tendresse chrétienne, la générosité de l'Évangile dont les beaux accents se lèvent du cœur de Ponchon.

*Ouvrez aux pauvres votre porte.
Faire le bien, veuillez m'en croire,
Vous réjouit et reconforte,
Comme de manger et de boire.*

Ou encore :

*Soyez bon; la bonté vous parfume le cœur
Et vous réchauffe ainsi qu'une forte liqueur.*

Soyez bon pour l'enfant, le vieillard et la femme.

*Soyez bon pour les bons et les honnêtes gens
Et soyez bon deux fois pour ceux qui sont méchants.*

De tels vers, si réellement et si profondément chrétiens, n'excutent point Ponchon d'avoir confondu ailleurs Dieu et certains de ses ministres ou de ses « fidèles ». Mais quel jour ils nous ouvrent sur la noblesse et la grandeur de son âme inspirée! Comme il nous communique le généreux frémissement de la pitié humaine!

*Oh! les durs, durs pavés
Pour les petits pieds nus
Des enfants perdus,
Des enfants trouvés!*

*Oh! pour les non repus
Et pour les sans logis
Les étés finis,
Les hivers venus.*

Comme il peut faire sienne la réponse qu'il prête au poète, dans un *Conte pour Noël* imité de Schiller, quand Dieu lui demande ce qu'il faisait pendant la distribution des biens terrestres :

*— Messire et roi des benoîts anges,
Nuit et jour chantant vos louanges
J'étais sous la voûte des cieux,
J'écoutais nos divins orchestres
Et dédaigneux des biens terrestres,
Je vous cherchais partout des yeux...*

* * *

Marcel Coulon, tout en égrenant ses remarques sur l'art et sur l'inspiration de Raoul Ponchon nous offre ainsi un merveilleux florilège. De Villon à Verlaine, il nous montre, de la manière la plus pertinente, combien son poète, qui est le nôtre, use, avec une royale aisance, avec une simplicité classique, de toutes les ressources de la poésie française. Je ne saurais entreprendre de résumer un livre aussi dense et aussi divers. Il n'hésite point enfin à appeler Raoul Ponchon le *Molière du lyrisme*. Et tout autant que Molière, il le juge *irremplaçable* dans la littérature française. De cela, si je puis dire, il fait la preuve par neuf. Si vous ne craignez pas des mots assez verts — et quelque paillardise aussi, comme dans Molière et dans Rabelais — vous n'avez qu'à ouvrir le livre de Coulon. Mais ici, pour toutes les raisons, je veux me tenir au Ponchon le plus sérieux. Écoutez encore ce début d'un *Conte pour le jour des rois* :

*Dans une auberge de village,
Des paysans sont là, buvant.
Dehors, la tempête fait rage
Et des chiens hurlent dans le vent...*

Connaissez vous beaucoup de ballades, même dans Bürger, dans Schiller ou dans Goethe, qui aient un plus ample, un plus grave début?

Et, maintenant, écoutez la grâce légère de cet Angelus :

*Cloches d'argent de l'Angelus!
A l'heure de Vénus,
Sur les collines,
Faites pleuvoir
Vos notes cristallines.*

*Tintez doucement dans le soir
Et tinte encore à matines,
Avant que l'aurore au matin
N'ait posé son pied mutin.
Sur les cimes.*

Écoutez le charme tout simple de ces litanies, *Maris Stella* :

*Notre-Dame des pêcheurs,
Des voyageurs,
Ora pro nobis!*

*Notre-Dame de la mer belle
Cruelle et rebelle,
Ora pro nobis!*

*Notre-Dame de Bon Départ
Pour quelque part,
Ora pro nobis!*

*Notre-Dame des mers lointaines,
Des aventureux capitaines,
Ora pro nobis!*

*Notre-Dame des blanches voiles!
Et des étoiles,
Ora pro nobis.*

Écoutez la pureté racinienne de ce distique parfait :

*Que la douceur toujours habite dans vos yeux,
Quand vous regarderez les étoiles des cieux!*

Dites-moi si depuis La Fontaine, il nous a été donné un poète plus maître de rythmes plus variés et si, de le mettre en pleine lumière, nous ne devons point bénir Marcel Coulon?

JEAN SOULAIROL.

Pourquoi Rome a parlé

Ce livre est écrit par des maîtres que récuseront difficilement les catholiques de droite. Il est signé : P. Doncoeur, V. Bernadot, E. Lajeunie, D. Lallement, P.-X. Maquart, Jacques Maritain (1).

Sa Sainteté l'a cité dans sa réponse aux vœux du Collège des Cardinaux.

Tous ceux qui ont pris parti dans la querelle Maurras le liront avec intérêt et profit. On peut dire qu'il donne tort aux deux partis et qu'il est bien fait, cependant, pour les rallier l'un et l'autre.

Les positions fortement occupées, jusqu'à l'intervention pontificale, par les deux adversaires peuvent être, nous semble-t-il, marquées par le dialogue suivant :

— Maurras est un incroyant, un athée. Ce n'est pas le maître qui convient à des catholiques.

(1) Aux éditions Spes, Paris, 392 pp., 15 francs.

— Vous n'imaginez tout de même pas nous l'apprendre. Maurras est incroyant, il n'a pas su se faire une certitude de l'existence de Dieu. Nous ne le savons que trop. Nous le regrettons. Il n'a garde lui-même de s'en cacher. Nous trouverions plutôt qu'il affecte exagérément de le rappeler à ses lecteurs. Mais quelle conclusion en tirez-vous? Nous ne lui demandons pas de leçons de philosophie. Lui-même s'interdit de nous donner des directives d'ordre religieux. « Plus d'une fois, l'ami bienveillant, l'étranger bien intentionné eut l'idée de franchir ma porte pour venir m'exposer une affaire religieuse. Quel qu'il fût, la réponse n'a pas varié durant huit années... et elle a consisté à rappeler mon incompétence... Personne d'informé ne saurait ni dire ni penser que, chez nous, les croyants se trouvent sous la coupe des incroyants ou que les catholiques y reçoivent les directions d'un chef qui n'est pas des leurs. » (*L'Action française et la Religion catholique.*)

— Philosophie et politique se tiennent. Tout se tient dans une pensée bien construite telle que vous prétendez être la doctrine de Maurras.

— Tout se tient dans la doctrine de Maurras, subjectivement, soit. Mais tout n'y est pas solidaire. Autrement, comment comprendrez-vous que Maurras nous invite, nous, ses disciples catholiques en science politique, à être les plus fermes et les plus intransigeants et les plus combattifs des penseurs et des lutteurs catholiques? Et comment comprendrez-vous que ce soient précisément, pour une bonne part, les plus difficiles et les plus absolus en matière d'orthodoxie qui aient été conquis par ce maître incrédule? Citons-le encore à ce sujet : « Et plus les catholiques se manifesteront rigoureux catholiques, c'est-à-dire précis en matière de dogme, richement nuancés en science morale, réalistes en politique, plus ils auront de droit à l'admiration de cet esprit positif. On ne parviendra point à le blesser en l'excommuniant. Il conviendra qu'il n'est point de la communion, mais que la communion lui paraît belle, forte et utile au bien de l'Etat. »

— Mais enfin, Maurras ne professe aucun de nos principes. Ou bien donc il ne prouve pas les thèses politiques que vous recevez de lui, ou bien il les prouve par des principes que vous ne pouvez admettre.

— Il les prouve par l'expérience. Son système politique est basé sur l'expérience. Il l'a très justement dénommé « empirisme organisateur ». Venus de tous les points de l'horizon philosophique, on se retrouve dans la constatation scientifique de faits politiques, qu'on interprète avec le plus ferme bon sens.

Telles furent, à peu près, durant plus d'un an, les raisons qu'on se donnait mutuellement sans se convaincre aucunement et sans se faire bouger d'un pouce.

Les auteurs du livre : *Pourquoi Rome a parlé* reprennent la question et, sous la lumière des condamnations vaticanes, lui font faire un pas décisif.

Ils ne mettent pas en doute la sincérité de Maurras ni celle de ses disciples politiques, lorsqu'ils désolidarisent de sa philosophie générale le système politique sur lesquels s'est fait l'accord entre incroyants et catholiques d'*Action française*.

Mais il fait remarquer que le même système, quoique empiriquement construit, ne peut pas être aussi facilement désolidarisé d'une certaine philosophie politique. Car on n'a pas tout dit, on n'a pas dit tout ce qu'il fallait dire lorsque l'on a énoncé comme suit, sa méthode d'induction : Cherchons dans l'histoire et dans les événements qui se déroulent sous nos yeux, à découvrir les conditions les plus favorables à la bonne marche et à la prospérité de notre Patrie. Il faut encore s'entendre sur la nature de cette prospérité nationale, sur l'essence de cet intérêt national dont on parle continuellement sans trop penser, semble-t-il, à le définir.

Et ce qui est plus grave, c'est que toute philosophie politique

définissant le but de l'organisation et du fonctionnement de l'Etat est elle-même dépendante d'une philosophie plus large, d'une philosophie de l'homme et de la vie humaine. Car, ainsi que l'a noté saint Thomas, avec sa profondeur et sa perfection habituelle, « celui qui veut chercher d'une manière qui le mène à la certitude quelle est la meilleure organisation de la cité, celui-là doit nécessairement considérer d'abord quelle est la vie la plus digne de l'homme. En effet, si l'on ignore quelle est la meilleure vie pour l'homme, on ignorera quelle est la meilleure forme de cité; la meilleure forme de cité étant précisément celle où les hommes pourront, suivant les circonstances, atteindre plus aisément à la meilleure vie. » (Comm. in Fol. LVII, § I.)

Voilà le nœud précis de la querelle Maurras, auquel on n'a guère touché durant douze mois de dispute acharnée. La philosophie de Maurras n'influe pas directement, ou, du moins, il n'est pas nécessaire ni absolument inévitable qu'elle influe directement sur ses disciples catholiques, qui ne sont venus à lui que pour en recevoir des lumières politiques. Mais elle influe fatalement sur la philosophie politique de l'école d'*Action française*, qui a sa part nécessaire dans les recherches politiques les plus empiriques et les plus objectives.

Les disciples catholiques de Maurras n'ont point vu que l'influence philosophique dont ils se gardaient avec une sollicitude encouragée par Maurras lui-même, ils la subissaient indirectement. Ils ont fait confiance trop large encore à leur maître politique. Maritain le leur explique en beau commentateur du Docteur angélique : « Les disciples catholiques de Maurras, pour se donner la liberté de le suivre en politique sans tomber dans ses erreurs religieuses et philosophiques, ont généralement, en fait, établi une coupure entre la religion, qu'eux-mêmes professent, et le domaine politique, où ils tiennent Maurras pour maître; au lieu que la coupure devait se faire entre la politique chrétienne elle-même et les idées politiques de Maurras, regardées comme de simples fragments et préparations empiriques d'une doctrine qui ne peut se constituer que dans la lumière de la philosophie et de la théologie. Malgré eux, et en raison du dogmatisme maurrassien lui-même, l'empirisme de Maurras devenait alors, dans leur esprit, une doctrine de la cité, une philosophie politique. De là, les diverses déviations naturalistes qu'on a pu signaler. »

La philosophie politique de Maurras ne supporte pas d'être couronnée par la philosophie catholique. Elle est intrinsèquement pervertie, quoique renfermant de précieux éléments de vérité, par une conception générale de l'homme et de la société qui manque des bases et des principes les plus essentiels. Les catholiques enthousiastes ou sympathisants pour l'*Action Française* n'y regardaient pas d'assez près. Ils allaient aux parties les plus saines de cette doctrine politique, dont la vigueur et la solidité les enchantaient. Mais, avertis par le Pape et par les sages commentateurs des documents pontificaux, ils ne tarderont pas à remarquer que, sous la plume de leur maître politique, les exigences de l'intérêt national sont fréquemment exagérées; les obligations morales des nations traitées comme inexistantes, parfois même objet d'un persiflage qu'on pourrait presque taxer d'impiété; la dignité humaine chez l'ennemi, chez l'adversaire, rabaisée comme dans un système païen; les relations de l'Eglise et de l'Etat vues sous un jour nationaliste qui risque d'en fausser et qui en fausse fréquemment la véritable nature — pour concevoir ainsi qu'il se doit les rapports de l'Eglise et de l'Etat, il faut d'abord concevoir justement et l'Eglise et l'Etat; l'Etat lui-même, nous venons de le voir, a subi de graves déformations dans le système doctrinal de l'*Action Française*, mais que dire de l'Eglise, qui ne peut, évidemment, être comprise par celui qui ne sait rien de Dieu, rien du Christ, rien de la destinée humaine?

Tout cela n'enlève rien au prix des vérités partielles remises

en lumière par l'*Action Française*, ni à celui des services qu'elle a rendus à la France et à l'Eglise. Mais les constatations et les réflexions, que nous venons de résumer, montrent à l'évidence le danger auquel s'exposent, et le tort que se font certainement, les catholiques qui demandent à l'*Action Française* leur doctrine politique. Ce sont des données plus fragmentaires qu'il aurait fallu seulement lui emprunter. Etait-ce possible? Maurras ne l'a point voulu. A l'intervention pontificale dénonçant le danger couru et le dommage subi, il a répondu par une dénégation fort prétentieuse — car il devait se reconnaître, et, dans certaines pages mieux inspirées, il s'est reconnu fort mauvais juge en matière de périls dogmatiques ou moraux — et par une accusation non moins injurieuse, affirmant que le Pape agit ou est manœuvré par des mobiles politiques. Maritain juge très sévèrement, du point de vue national, cette attitude de l'*Action Française* après la condamnation. « des hommes qui se réclament de l'intelligence brouillent ainsi toute logique, entretiennent constamment leur pensée dans le *per accidens*, ne répondent que menées démocratiques et intrigues germanophiles à une question qui intéresse essentiellement la religion, les âmes et la souveraineté spirituelle du Pape, c'est un scandale pour la raison. » Et c'est aussi une nouvelle et éclatante indication que les chefs de l'*Action Française* conçoivent très mal les rapports de la religion et de la politique.

Puisque, de par la volonté des chefs de l'*Action Française*, il est devenu impossible d'être militant de ce mouvement politique sans être disciple en même temps de cette école de doctrine politique, l'autorité religieuse a interdit l'un et l'autre aux catholiques. Elle a proclamé toutes les erreurs et toutes les tendances erronées diffusées dans la pensée maurrassienne, puisque ces erreurs et ces tendances sont en corrélations plus ou moins obscures mais incontestables avec un système politique dont beaucoup de chrétiens ont tant de peine à se déprendre. Elle a remis au jour les phrases les plus compromettantes échappées à la plume prudente de Maurras, même si celle-ci les a supprimées dans les nouvelles éditions de ses ouvrages philosophiques, car on sait, de l'aveu même de l'auteur, que suppression ne signifie aucunement, en l'occurrence, rétractation.

Elle a insisté sur la nécessité de maintenir ou de rétablir la véritable hiérarchie des valeurs que le fameux « Politique d'abord, quelle que soit l'interprétation qu'on lui donne, » a bouleversée pratiquement dans bon nombre d'esprits catholiques. « Partout, il faut que les valeurs religieuses, écrit Maritain, aient la primauté. Primauté de l'évangélisation des âmes et de l'extension du royaume de Dieu sur les civilisations temporelles, primauté de l'Action catholique sur l'action politique. » Il fallait ouvrir à la Jeunesse catholique les perspectives de cette action religieuse barrées par des préoccupations politiques trop exclusives. Maritain le fait dans une sorte de magnifique péroration de tout l'ouvrage.

Les militants de l'Action catholique liront avec fierté et avec émotion cet exposé synthétique, écrit d'une plume frémissante par un grand philosophe, des principes qu'ils ont propagés humblement et laborieusement lorsque l'attention des grands esprits n'avaient pas encore été attirée sur cette forme moderne d'apostolat indispensable au redressement chrétien de la société.

LOUIS PICARD.

Anne de Saint-Barthelemy et le carmel d'Anvers⁽¹⁾

A la fin de l'été de 1611, la Cour (des archiducs Albert et Isabelle) était à Mariemont. Ce château, construit non loin de Mons par la sœur de Charles-Quint, brûlé par Henri II, avait été rebâti par l'Infante et entouré d'admirables jardins qui en faisaient sa résidence préférée.

On fêtait aujourd'hui, toutes voiles dehors, le mariage d'une des filles d'honneur chéries de la Princesse, qui elle-même avait choisi le futur. Anne de Melun, fille du prince d'Epinoxy et d'Hippolyte de Montmorency, épousait Alexandre de Hénin, duc de Bournonville. Et tout le monde prenait sa part de l'encens qui grisait un peu les fiancés.

Cependant, derrière l'Infante se tenait un petit homme maigre au visage couturé, vêtu d'une robe brune et usée. La plante de ses pieds était marquée au fer rouge. Il avait failli être brûlé vif par des corsaires. Son regard, par moment, plongeait dans l'inconnu mais à la façon des saints : personne ne s'en doute. Il se pencha vers la Princesse : « Vous voyez, aujourd'hui, M^{lle} d'Epinoxy qui ne respire que grandeur et vanité, mais sachez qu'un jour elle sera sainte », et après une pause : « Oui, elle sera sainte, mais elle ne parviendra à la sainteté que par des travaux, des peines et des souffrances extraordinaires. »

C'est le Père Gratien qui parlait ainsi. La duchesse de Bournonville devait un jour mendier son pain et voir son mari condamné à l'échafaud. Elle n'est pas canonisée, mais elle fut la bienfaitrice du carmel d'Anvers. Veuve, elle y prit l'habit, et ses restes y sont encore.

Le carmel d'Anvers fut fondé l'année suivante (1612) par Anne de Saint-Barthélemy. Cette sainte femme, béatifiée il y a peu de temps (1917), n'est pas une capitaine des prières. Née dans un tout autre milieu qu'Anne de Jésus, cette « fourmi d'or » gardait les troupeaux de ses frères. Dans les solitudes de la Vieille-Castille, elle pria, et des démons, pour la tenter, l'entouraient, raconte-t-elle, comme une grande volée d'étourneaux. Ses frères lui laissaient les durs travaux des champs. Mais les gerbes, entre ses mains, devenaient légères, les bœufs lui obéissaient.

Au carmel d'Avila, Notre-Seigneur conversait avec elle. Il lui dit que la soif dévorante ressentie sur la croix, c'est celle du salut des âmes. Il lui posa un jour la main sur l'épaule, une main d'un poids inexprimable, en disant : « Assiste-moi, vois combien d'âmes je perds. »

Sainte Térèse lui commanda d'écrire et Anne, qui ne savait pas ses lettres, devint sa secrétaire. Elle fut aussi son infirmière, coucha dans sa cellule et la soutint durant l'extase de quatorze heures qui précéda sa mort.

Anne eut la révélation de son séjour en France. Mais quand Brétigny, puis Bérulle vinrent en Espagne elle eut peur. Elle avait cinquante-cinq ans, appréhendait l'étranger, les hérétiques et le martyr, une seule et même chose, pensait-elle. Notre-Seigneur prit la peine de la rassurer : « Vois les oiseaux qui se prennent à la glu; les âmes se colleront à toi et tu me les gagneras pour toujours. » Ne sachant pas le français, elle n'avait comme Anne de Jésus, « ni langue, ni oreille ». C'est heureuse, dit-elle, et avantageux pour nous de ne pas beaucoup parler.

Contrainte par les supérieurs à recevoir le voile noir des professes, elle fut nommée prieure à Pontoise, où Anne de Jésus venait de fonder un monastère, dû aux libéralités de M^{me} de Bréauté. On juge de son désarroi quand il fallut présider le chapitre dans une langue inconnue à tous. A la fin, on pleurait. Et, comme elle se désolait qu'on ne l'eût pas comprise : « Au contraire, dirent les postulantes, nous n'avons pas perdu un

(1) Extrait d'un ouvrage qui paraîtra bientôt sous le titre : *Figures de Carmélites en Belgique au XVII^e siècle*. Rappelons que des religieuses espagnoles, après avoir introduit en France la réforme de sainte Térèse, vinrent, à la prière des Archiducs, l'établir dans les Pays-Bas. L'une d'elle, Anne de Jésus, fonda le carmel de Bruxelles; une autre, Anne de Saint-Barthélemy, après un séjour à Mons, fonda en 1612, celui d'Anvers.

mot et nous pleurons de joie. » Il en fut de même à Paris, à Tours, à Anvers.

Anne trouve que les petites Françaises « sont portées à la vertu et ont l'esprit docile », tout en n'étant pas trop fournies de sérieux, car la seule prononciation de l'*u* en *ou* leur donne un fou rire. Mais elle s'adapte avec peine. Il faut entrer dans les moindres détails. La nourriture à elle seule est un petit problème; les Françaises ne se font pas à la morue aux pruneaux, les Espagnoles ne digèrent pas la cuisine française. »

Pontoise prit les armes quand on sut que Anne s'en allait, il fallut partir à la nuit.

Elle passa alors un an à Paris; c'est là que sainte Chantal, encore dans le monde, la consulta sur ses idées de vocation. On pensa un moment la voir retourner en Espagne. Anne de Jésus, de Bruxelles, lui proposa de la rejoindre. Les supérieurs voulaient bien l'Espagne, mais refusaient la Flandre. Elle fut prieure à Tours. Vingt demoiselles, le même jour, vinrent solliciter l'habit; les protestants, par contre, souhaitaient aux Carmélites un plongeon dans la Loire. Une vision lui montra la maison qu'elle habiterait bientôt et la première personne qu'elle y recevrait. Enfin, elle partit pour les Pays-Bas, heureuse de retrouver les Pères de son ordre tout en ne se sentant « pas très portée pour la Flandre ».

Mons, fondé depuis quatre ans, la réclamait.

Les Carmélites, quittant l'hôtel Roisin, venaient d'acheter, rue des Dames Oiseuses (devenue la rue des Carmélites, actuellement rue de la Grosse Pomme), l'hôtel Frésin, depuis hôtel de Ligne, aujourd'hui l'Hospice des Incurables.

Anne de Saint-Barthélemy passa là une année, écoutant les religieuses, recevant les gens du monde. Voici une femme élégante, avec trois enfants. C'est Marguerite de Dompré, fille du président Richardot. Sa famille est bien posée. Son père est chef du Conseil privé. Un de ses frères, Jean, successeur d'un oncle à l'évêché d'Arras, est maintenant archevêque de Cambrai. Une de ses sœurs, Françoise, est M^{me} d'Ursel; une autre, Jeanne, femme d'Antoine de la Baume, devint princesse de Steenhuyse; c'est une grande amie du Carmel, plus connue sous le nom de M^{me} de la Chau. Une de ses filles, Marguerite, épousa Charles de Vienne.

Dans l'éclat d'une jeunesse brillante, M^{me} de Dompré était devenue pieuse, tout à coup. Jeanne, sa seconde fille, témoin de ses pénitences, était dressée à laver le sang de ses épaules. La discipline était d'usage courant alors chez les gens fraîchement convertis, comme chez les autres. Jeanne n'en était pas autrement émue. Cette enfant, à cinq ans, refusa d'embrasser une amie: « Vous n'êtes pas pure, lui dit-elle en l'éloignant. » Saint François de Sales l'avait bénie, disant que Dieu la destinait « à une perfection sublime ». Isabelle, l'aînée, déjà à la Cour à quatorze ans, ne regardait personne aux bals ni aux dîners. Toutes deux étaient de la visite au parloir de Mons. Anne de Saint-Barthélemy regarda Isabelle; elle pensa au visage entrevu à Tours et dit en souriant: « Voilà ma première novice. »

À l'automne suivant, fut décidée la fondation d'Anvers. Anne quitta Mons avec Catherine de la Corhnyse et deux Pères carmes. On fit trois étapes. Mariemont était sur leur chemin, les Archiducs, au passage, les comblèrent d'honneurs. Ils eussent préféré quelques pistoles.

À Anvers, il fallut camper chez le gouverneur, don Inigo de Borgia, arrière petit-fils de saint François de Borgia, puis sous un toit d'emprunt près de Saint-Jacques. Anne chercha une maison, rien ne convenait. On était en octobre, le temps pressait; ce n'était pas la peine, vraiment, d'être un si grand port et d'offrir si peu de logement! Dans les quartiers bruyants aux ruelles étroites, on débarquait par tonnes des poissons fumés de la Baltique. Les marchands étalaient des épices, apportées de Calcutta et des Moluques par les caravelles portugaises. Et, à l'angle des rues, de petites niches abritaient, au-dessus d'une lampe, une Vierge, un apôtre, un patron de confrérie.

Un jour, Anne vint à suivre la rue *den Rogier* et entendit chanter des oiseaux. « Père, dit-elle à Thomas de Jésus, voici le lieu où nos esprits seront portés au recueillement. On acheta le terrain, des maisons, on aménagea le tout et le couvent devint ce qu'il est resté, dans la rue devenue rue Rosier. On entre, par une porte cochère lourde et basse, dans une cour triste, la même que traversaient Anne et ses compagnes; le plancher de la salle de communauté, celui du chapitre sont encore les planchers primitifs. Le parloir dallé, au plafond à solives apparentes, avec tout en

haut la fenêtre, est sans doute de leur temps. On gardé le manteau de la Bienheureuse, ses alpagates, sa mouchette, ses ciseaux. Une émotion pénétrante vient au cœur, sur les pas des saints, de voir, non plus les paysages qu'ils contemplaient et qui ont en eux-mêmes quelque chose de durable, mais les murs qui les entouraient, les objets qu'ils ont touchés, les vêtements qu'ils ont portés, qui auraient pu disparaître, et qui sont restés.

Anne reconnut dans la maison achevée celle de la vision de Tours, et elle y goûta de grandes consolations.

Deux fois par ses prières, les troupes de Maurice de Nassau furent éloignées d'Anvers. Aussi les vieilles gravures la montrent à genoux devant un crucifix, les fenêtres de sa cellule ouvertes sur le port, et la flotte en déroute dans le lointain. En action de grâces et jusqu'en 1783, la ville d'Anvers faisait dire, à ses frais, le 8 septembre, une messe solennelle dans l'église des Carmélites, à laquelle assistaient en corps les autorités civiles.

L'infante faisait le plus grand cas de la sainte prieure, qui défendait si bien son royaume; la duchesse de Bournonville en avait fait son amie et obtint de Rome la permission de franchir la clôture six fois par an. Anne restait humble et simple, et présentait ses filles de l'esprit du monde.

Ses dernières heures furent radieuses. Jadis, à Albe, un soir d'automne, la Vierge, saint Joseph, des anges étaient venus chercher sainte Tère. Aujourd'hui, ce n'est pas le vent de la Guadarrama qui souffle autour de la pauvre cellule. Tout au plus, en cette lourde après-midi de juin, entend-on la rumeur étouffée d'un grand port. Mais des parfums inconnus errent dans les corridors enduits de chaux — peut-être l'odeur des citrons et des jasmins d'Albe — et les trois Personnes divines, accompagnées de sainte Tère elle-même, vinrent au devant d'Anne (1626).

Une converse espagnole d'Avila, Catherine du Christ, sut par révélation, les détails de cette mort. Elle les écrivit en partie à la sous-prieure d'Anvers même, Isabelle de Dompré, en partie à la prieure de Tournai.

COMTESSE HENRI DE BOISSIEU.

Fêtes patronales et collaboration professionnelle

L'idée inspiratrice des réflexions qui vont suivre m'est venue à l'issue d'une messe solennelle célébrée en l'honneur du saint patron d'un corps de métier, qui occupe dans le monde économique une place des plus importantes tant par le nombre d'activités qu'il rassemble et utilise que par le rôle essentiel qu'il assume.

Il s'agit de saint Aubert, que la corporation des boulangers fêtait récemment en l'église Saint-Loup, à Namur, une de nos belles églises dont la voûte sculptée et surtout les confessionnaux aux multiples et éloquentes figurines, procurent à l'œil, et mieux encore, à la piété, des jouissances exquis, chaque jour renouvelées. Ils étaient nombreux et dévots à cette messe, nos infatigables artisans en pains, couques et galettes, produits et menus produits aussi agréables au goût qu'à l'odorat, qu'un Belge digne de ce nom, particulièrement un Namurois authentique, tiennent en haute estime.

Avant la bénédiction du Saint-Sacrement, ils promènèrent par les trois nefs, suivant les rites, la statue et les reliques de leur cher saint, flambeau en main et drapeau déployé.

Des cérémonies analogues réjouissent nos temples périodiquement. De même que saint Aubert, saint Eloi, saint Luc, saint Louis, sainte Barbe, sainte Anne sont célébrés annuellement. Forgerons, peintres, coiffeurs, artilleurs, charbonniers, couturiers et lingères, pour ne citer que quelques exemples bien connus,

tiennent à honneur de renouveler le témoignage de leur confiance dans l'élu ou l'éluë qui, au nom de Dieu, sanctifie et protège l'accomplissement de leur devoir professionnel.

* * *

Ah! certes, ce ne fut pas un des moindres services qu'ait rendus notre bonne Mère l'Eglise aux travailleurs de tous métiers, que cette adoption et cette consécration religieuse de leurs groupements; elle ne les a pas inventés ou créés, car l'association professionnelle est une efflorescence de la nature même, mais de quelle force elle a contribué à les doter, à quelle dignité elle les a élevés, comme elle les a enveloppés d'idéal, comme elle a exalté leur préoccupations, comme elle a purifiés, ennoblis, surnaturalisés les rapports que la similitude de professions noue entre ceux qui y cherchent légitimement un moyen d'existence, voire la prospérité temporelle.

* * *

Et des vieilles corporations, quelque chose a résisté en dépit de l'individualisme déchaîné par le XVIII^e siècle, la Révolution française et les transformations sociales qui ont bouleversé le régime de la production des richesses à l'époque contemporaine.

Ce résidu acquiert, aujourd'hui, une signification nouvelle, un prix considérable puisque la réaction bat son plein, faisant surgir de partout, depuis quarante ans, des collectivités patronales et ouvrières, multipliant entre ces groupements les accords relatifs, aux conditions d'emploi, jetant entr'eux comme autant de ponts, les institutions de conciliation et d'arbitrage, associant en union intime leurs intérêts par des modalités diverses de participations aux bénéfiques, d'actionnariat du travail et d'actionnariat syndical.

Collaboration professionnelle! Ce mot d'ordre circule parmi tous ceux qui ont à cœur la restauration d'un ordre social chrétien.

L'appel des Maignen, de Mun, La Tour du Pin, en France; Helleputte et Verhaegen, en Belgique; Ketteler, Hitze, Vogelsang, en Allemagne et en Autriche; Toniolo, en Italie; cet appel d'illustres précurseurs, longtemps perdu dans le tumulte des disputes d'écoles, ou compris seulement d'une petite élite, s'impose enfin à la masse; elle sent, non pas toujours d'une manière claire et distincte, mais

au moins confusément, que l'organisation professionnelle ne sera normale, complète et pleinement efficace que lorsque tous les facteurs de la production seront en rapports constants, dans des dispositions de confiance réciproque, sous le signe d'un même Dieu et d'un même Christ-Sauveur: car toute morale, la morale professionnelle comme la morale familiale, plonge dans la religion pour y trouver un principe d'obligation, une sanction valable, une forme spirituelle capable de soutenir l'énergie humaine: un Foerster, un Berdiaeff tiennent à ce sujet le même langage qu'ont tenu de tous temps les docteurs du catholicisme.

* * *

Les choses en étant là, pourquoi ne chercherait-on pas dans ces fêtes patronales l'occasion de renouveler, d'approfondir, d'amplifier l'esprit corporatif chrétien? En voyant défiler dans l'église ces braves boulangers, je me demandais s'il en était parmi eux qui se rendissent compte du rôle immense que la corporation professionnelle, bien comprise, est appelée à jouer dans la société de demain, sur le plan religieux, politique et économique (1). Si cependant on leur ouvrait ces horizons, leur cœur en serait plus heureux et plus fier, leur entrain au bien plus vigoureux, ils regarderaient plus haut et verraient plus large. Pourquoi ne pas le leur dire, en une causerie, après qu'ils ont prié ensemble, sous les auspices de leur saint patron, le Dieu qui illumine les intelligentes et trempe les volontés? Causerie qui serait suivie d'un échange de vues où leurs objections se feraient jour, leurs aspirations s'exprimeraient?

De ces modestes assises professionnelles, l'idée corporative chrétienne sortirait mieux définie et plus sûre de l'avenir.

Je livre cette simple suggestion à ceux qui ont charge d'âmes et charge d'œuvres, certain qu'elle est bien dans la direction amorcée par nos grands ancêtres, voulue par le Pape de l'encyclique *Rerum Novarum* et par les Pontifes qui, tous, ont repris, et confirmé ses enseignements.

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'économie sociale.

(1) Voir à ce sujet l'ouvrage éminemment intéressant de M. Maurice De-fourny: *Vers la réorganisation corporative.*

Les idées et les faits

Chronique des Idées

François Mauriac à Bruxelles

Je crois répondre au vœu de nos lecteurs en faisant écho ici à la conférence que François Mauriac prononça, mardi, à la tribune des Conférences Cardinal-Mercier. Leur curiosité fut certainement piquée par le réquisitoire sévère que le chanoine Hallants administra dans ces colonnes au romancier français, la veille de son arrivée, en manière de bienvenue... un peu extraordinaire. François Mauriac n'a pas précisément comparu à la barre, en qualité d'accusé, mais tout de même son discours, qui fut surtout un émouvant examen de conscience, était aussi une manière de plaider *pro domo*.

Des anxiétés parmi lesquelles se débat le peintre des passions, s'il est chrétien, engagé et comme coincé entre les exigences de son art et les prescriptions de la morale, il ne nous a rien dissimulé. Son plaider, qui ne manquait pas d'habileté dans ses détours,

ne suivit pas un cours régulier mais se déroula en méandres sinueux. Nous nous efforcerons d'en dégager les arguments principaux pour faciliter son verdict au lecteur. Nous avons l'assurance qu'il rendra au moins pleine justice à la loyauté de l'écrivain, à la pureté de ses intentions, à la droiture de sa conscience.

* * *

C'est elle qui est en cause, il y a un *cas de conscience* dont les termes se posent ainsi. L'objet du roman, c'est la vie avec ses calmes et ses orages, le cœur avec ses passions, l'homme saisi tout entier avec ses sommets et ses abîmes. Mais, comment représenter cette vie au naturel, sans soulever des tempêtes chez le lecteur, comment peindre au vrai les passions sans se brûler à ce feu, comment se pencher sur ces abîmes sans y prendre le vertige? S'il veut être sincère, le romancier se sentira tiraillé et comme déchiré entre ces exigences souvent contradictoires: obéir à la loi de son art, qui réclame la soumission au réel, ce réel fût-il plein de fange; obéir à la loi de la morale qui lui interdit

de scandaliser une seule âme, dont la perte engage l'éternité.

Voilà le conflit. C'est le sentiment aigu, poignant de cette responsabilité qui arrachait Jean Racine au théâtre, à trente-huit ans, en plein épanouissement de son génie. A vingt ans, il avait jeté feu et flammes contre Nicole, qui écrivait : « faiseurs de romans et poètes de théâtre sont des empoisonneurs publics, non des corps, mais des âmes; ils sont coupables d'une infinité d'homicides spirituels ».

Dès ce jour, quoi qu'il fit, Racine était touché à mort et, après *Phèdre*, il mourut au théâtre. C'est ainsi que, le jugeant insoluble, il trancha le cas de conscience.

Faut-il ériger cet exemple en loi? Faut-il demander au talent de se sacrifier, au génie de se suicider? Faut-il interdire le roman aux chrétiens et en laisser le monopole aux écrivains qui revendiquent la totale indépendance de l'art? Est-ce que ce genre littéraire, qui jouit d'une vogue immense, universelle, sera inaccessible aux catholiques?

Manifestement, non, et le renoncement de Racine n'est pas la solution de l'angoissant problème.

Platon exilait les poètes de sa République, après les avoir couronnés de roses. Mussolini, lui-même, ne parviendrait pas à faire taire les romanciers de son pays, Mauriac nous a dit, avec candeur, de bien belles choses sur l'irrésistible vocation littéraire, sur cet impérieux besoin qu'éprouve l'auteur de ne pas demeurer dans sa solitude, de lâcher le pigeon avec son message, de jeter la bouteille à la mer, le besoin d'être accueilli, connu, compris, aimé. Il nous a dit la passion des écrivains pour les jeunes, les influençables, leur ardent désir de laisser leur empreinte sur cette cire vivante, leur soif d'immortalité, leur ambition de ne pas mourir tout entiers, d'imposer leurs amours à la postérité, de se survivre, enfin, ne fût-ce que par une ligne, par un mot. Puis, ils ont reçu mission, ils sont, écrit Baudelaire, des phares allumés dans les ténèbres, des torches vivantes.

Donc, finalement, le cas de conscience se pose devant tout romancier, honnête, normal, qui n'a pas jeté son bonnet par dessus les moulins, qui n'est pas un Flaubert uniquement ambitieux de casser les vitres, de scandaliser sous prétexte de libérer le lecteur des préjugés de la vertu, qui n'est pas un André Gide et toute sa séquelle de la *Nouvelle Revue française*, résolus à toutes les audaces, ne respectant ni morale, ni décence, se vautrant dans la fange jusqu'au cou. Ah! sans doute, aucun scrupule ne les étouffe, ceux-là, et j'aurais voulu qu'en citant ces mal-fauteurs de la plume, Mauriac les eût brûlés au fer rouge.

Le R. P. de Mondadon rappelait l'autre jour le mot terrible du professeur anglais Jowet : « Si Dante revenait parmi nous, il écrirait sur la porte de son Enfer : « Ici on lit des romans français ». On serait plus dans le vrai en écrivant : « Ici ceux qui ont lu les romans de la *Nouvelle Revue française*! »

* *

Parvenu à ce point du débat, le cas de conscience ayant été exposé, Mauriac, qui se sent accusé, se redresse en accusateur. Le poids de responsabilité qu'il sent peser sur ses épaules, il s'efforce de le décharger en partie sur celles du lecteur. Il part de cette constatation que pas mal de lecteurs ajoutent encore aux horreurs du livre qui n'en contient pas assez à leur gré, et même adultèrent ainsi des œuvres très chastes. Les déconcertants contrastes de réaction d'un même ouvrage ont engendré, chez Mauriac, une sorte de scepticisme. Pensez donc! le *Fleuve de feu*, son roman le plus attaqué, que l'on vitupérait encore, ici, dimanche dernier, c'est celui-là même qui a valu à l'auteur le plus de témoignages féminins de la bienfaisante influence qu'il avait exercée. S'il n'est permis d'en appeler à mon sentiment, de ce roman hardi s'est dégagée pour moi une impression favorable, diamétralement contraire à l'interprétation qui fut donnée ici même. La fatalité de la passion irrésistible, assimilée à une loi naturelle, inéluctable, c'est une pensée qui semble plutôt rouler dans l'esprit de Daniel que formuler le jugement du romancier, on en pourrait soutenir la vérité sur le plan exclusif de la nature, en dehors de la grâce. En tout cas, elle n'est pas le *leit-motiv* du livre, puisque l'héroïne, Gisèle, est arrachée au mal, sauvée par l'influence religieuse, laquelle n'est pas « un simple décor », mais joue ici comme le ressort du dénouement.

Là-dessus, Mauriac base une théorie. Chaque lecteur se fait collaborateur, compose son miel à sa façon, recrée la pensée de

l'écrivain selon sa loi, se cherche dans son livre jusqu'à ce qu'il se soit trouvé. Il en arrive à dire que si des jeunes gens se sont tués après avoir lu *Werther*, ils auraient pu trouver ailleurs le moyen d'en finir.

Manifestement, l'avocat du roman catholique s'abuse. A chacun sa part. Rendre l'auteur responsable d'une interprétation abusive due à la passion ou aux préventions du lecteur : c'est injuste. Décharger l'écrivain de sa responsabilité parce que sur telle catégorie d'esprits le spectacle des turpitudes qu'il étale produit la nausée et la protestation de la vertu : c'est encore manquer à la justice.

Pour avoir apporté à Mauriac une preuve de plus que le roman, pour être véridique, ne peut se passer de Dieu parce que, sans Dieu, la vie est un trou béant, un abîme sans fond, l'œuvre de Proust n'en reste pas moins une œuvre damnable en soi. Il y a des critères qui ne trompent pas sur la valeur d'un livre : au pilon, sans pitié, tout roman qui prétend légitimer le mal, le pare d'un charme menteur, donne la passion impure comme la raison même d'exister! Au pilon, le roman lubrique ou l'ignominie est exhibée avec complaisance, où l'auteur ne se contente pas de donner l'idée du mal — ce qui est son droit — mais en éveille le désir — ce qui est corruption.

* *

Cette querelle cherchée au lecteur étant vidée, Mauriac serre enfin la question de près. Sa haute sincérité l'oblige à regarder en face l'âme du romancier, à plonger dans ses intentions. Il faut bien reconnaître que c'est un métier dangereux de remuer des matières inflammables, de décrire la passion et ses remous. Et c'est vrai tout de même « nous ne vendons nos livres que parce que le lecteur y goûte une joie trouble ». Ainsi, Augustin s'enivrait du plaisir de la comédie, parce qu'il y trouvait « l'image de ses misères, l'amorce et la nourriture de son feu ». Pas n'est besoin, pour l'allumer, de peintures obscènes. Très loyalement, Mauriac a fait entendre la grande voix de Bossuet, dont le regard pénétrant a sondé jusqu'en son tréfonds notre nature déçue. Le passage qu'il a cité se trouve dans les *Maximes et Réflexions sur la Comédie*, et l'on en peut lire l'admirable développement dans ce chef-d'œuvre de psychologie, trop peu apprécié de nos jours, *La Connaissance de Dieu et de soi-même*.

« Ne sentez-vous pas, dit Bossuet, qu'il y a des choses qui, sans avoir des effets marqués, mettent dans les âmes de secrètes dispositions très mauvaises, quoique leur malignité ne se déclare pas tout d'abord? Tout ce qui nourrit les passions est de ce genre : on n'y trouverait que trop de matière à la confession, si on cherchait en soi-même la cause du mal. Qui saurait connaître ce que c'est en l'homme qu'un certain fond de joie sensuelle, et je ne sais quelle disposition inquiète et vague au plaisir des sens qui ne tend à rien et qui tend à tout, connaîtrait la source secrète des plus grands péchés. »

Eh bien! dit carrément Mauriac, confessons-le; c'est bien cette source secrète des plus grands péchés que nous sollicitons et nous comprenons mieux la part de vérité que renferme le mot d'André Gide : « Aucune œuvre d'art ne se crée sans la collaboration du démon. » Sur ce fond de concupiscence, le romancier spéculer pour émauvoyer son lecteur, pour chatouiller sa fantaisie, pour s'enchaîner cet adversaire qu'il s'agit de séduire et de conquérir. Il sent qu'il a des intelligences dans la place, qu'il trouvera une complicité dans ces désirs alanguis de la volupté cachée.

L'aveu est complet. Ce n'est pas, ajoute Mauriac, que l'on se propose délibérément de troubler le lecteur, mais un sur-instinct aiguille l'écrivain et le pousse dans cette direction, vers « cette source secrète des plus grands péchés ».

Nous sommes ici au cœur du sujet. La question agitée rebondit dans toute sa force. Comment échapper à l'étreinte du terrible dilemme : cacher la vie ou scandaliser le lecteur, mais un sur-instinct aiguille l'écrivain et le pousse dans cette direction, vers « cette source secrète des plus grands péchés ».

Nous sommes ici au cœur du sujet. La question agitée rebondit dans toute sa force. Comment échapper à l'étreinte du terrible dilemme : cacher la vie ou scandaliser le lecteur, mais un sur-instinct aiguille l'écrivain et le pousse dans cette direction, vers « cette source secrète des plus grands péchés ».

Jacques Maritain, dans son petit livre d'or : *Art et Scolastique*, a donné une première solution dont Mauriac a tort, selon moi, de ne pas se déclarer satisfait. Avec sa précision coutumière, le philosophe s'est exprimé en ces termes : « La question essentielle n'est pas de savoir si un romancier peut ou non peindre

tel ou tel aspect du mal. La question essentielle est de savoir à quelle hauteur il se tient pour faire cette peinture, et si son art et son cœur sont assez purs et assez forts pour le faire sans connivence. Plus le roman moderne descend dans la misère humaine, plus il exige du romancier des vertus surhumaines. Pour écrire l'œuvre d'un Proust comme elle demandait à être écrite, il aurait fallu la vertu d'un saint Augustin. Hélas! c'est le contraire qui se produit, et nous voyons l'observateur et la chose observée, le roman et son sujet, en concurrence d'avilissement.

Maritain ne confond pas l'observation scientifique par un expérimentateur impassible avec l'observation de la vie par un romancier, puisqu'il exige la vertu de celui-ci! Il n'ignore pas que, pour faire vivre dans son œuvre les types de la dégradation humaine, le romancier doit mentalement s'identifier avec eux, il sait bien que le créateur s'incarne dans ses créations, les teint de ses images, les anime de son souffle. Il connaît à fond le mécanisme de cette opération de l'intellect. Mais il réclame le concours de la volonté, il veut qu'elle se hausse et maîtrise le sujet, il veut que le cœur et l'art ne soient pas complices, ne nourrissent pas une complaisance secrète pour le mal et il juge que cette hauteur morale doit se mesurer à la bassesse du sujet. Il y a une vertu secrète de l'honnêteté qui transpire dans les pages les plus scabreuses de l'écrivain qui se respecte. Assurément, les vertus surhumaines ne courent pas les rues, mais il appartient à l'auteur de calculer ses forces pour ne pas trahir sa mission. Sans doute aussi, il faut accorder à Mauriac que la réaction du lecteur est en fonction de son état moral, qu'on peut abuser de tout et que le diable ne perd jamais ses droits. Mais, quoiqu'il prétende, le lecteur, sain d'esprit et de cœur, libre de prévention, démêlera bien, jusque dans les peintures les plus osées, la touche du romancier respectueux de la morale, il trouvera sous sa plume un mot un trait corrigeant l'audace, assainissant la page, redressant l'âme.

* * *

Rejetant à tort cette théorie, Mauriac se demande si la solution n'est pas beaucoup plus simple, s'il ne faut pas la chercher dans la substitution aux sujets troublants des sujets qui exaltent pour le bien?

D'après lui, on ne fait pas facilement de bonne littérature avec les seuls beaux sentiments. C'est l'homme tout entier que le roman appréhende. De fait, il n'y a pas dans la réalité de belles âmes à l'état pur, comme il n'y a pas d'êtres humains absolument pervers sans ombre de bien. Le romancier n'est pas un hagiographe. Sans doute les belles âmes se sont conquises au prix d'efforts, de luttes, sous l'action de la grâce et n'y a-t-il pas là matière à un grand art? Mauriac est sceptique : il lui semble que l'œuvre a toujours laissé une impression d'arbitraire quand l'auteur a voulu réinventer d'une façon romanesque l'acheminement de la grâce. Le romancier est d'avance vaincu par la réalité qui dépasse infiniment le pouvoir du roman. Rien de moins saisissable que le doigt de Dieu. Si Bernanos eut, une première fois, une réussite complète, c'est que son Donissan n'est pas un vrai saint, ou qu'il a du moins découvert en son héros la secrète féture. A vouloir peindre des êtres angéliques ou surhumains, l'échec est certain.

On nous permettra de taxer d'exagération cette théorie que démentent les faits. Rien de désolant comme le roman où ne rampent que de basses figures, où ne surgit pas un caractère capable de retenir l'admiration. J'oserais dire que le *Désert de l'amour*, pour manquer de ce contraste, laisse une impression pénible : c'est à peine si un vague personnage épisodique, Bertrand Larousselle, glisse dans le récit avec une lueur de beauté morale.

Et pourquoi donc le romancier, toujours penché sur les gouffres de perversité, ne pourrait-il relever la tête vers les cieux? Pourquoi ne s'efforcera-t-il pas, puisqu'il prétend au réalisme, d'être réaliste intégral, jusqu'au bout, d'appréhender l'homme avec ses sommets radieux, aussi bien qu'avec ses abîmes de misère? C'est la pensée d'Henri Massis dans ses « Réflexions sur le roman » et ce jugement objectif du jeune maître complète la solution subjective de Maritain. Vous ne donnez pas l'image totale de la vie, si vous ne représentez que viols, adultères, prostitutions, infamies de tout genre, et il y en aurait moins probablement dans la réalité, s'il y en avait moins dans la littérature. Vous ne voyez pas l'homme tel qu'il est, si vous ne le voyez que d'en bas. Assurément, sur le plan naturel, la passion est maîtresse, dominatrice, invincible, et c'est folie d'y vouloir résister. Oui, il y a la chute, mais il y a le rachat, la rédemption. Dans le monde de la nature, Dieu a

introduit une force qui est la plus haute réalité, la grâce qui a mué la Madeleine en séraphin, la grâce qui a fait d'Augustin un amant éperdu de l'éternelle beauté. Romanciers, vous mutiliez le sujet de votre art, vous violez la loi primordiale de la vérité, si vous vous cantonnez dans les bas fonds de l'humanité.

Mais voilà, Mauriac se soucie moins de faire des œuvres harmonieuses et complètes que des œuvres rares. Il enfante des monstres. Il affectionne les cas tératologiques. Clinicien, il isole une tare, la porte à son plus haut degré d'exacerbation, pour la mieux étudier. Et voici ce qu'il nous a révélé sur sa gestation littéraire.

L'écrivain est prisonnier des êtres qu'il porte en lui. « Il n'écrit pas le livre qu'il veut ». Les critiques ne savent ce qu'il y a dans la production d'imprévisible et d'inéluctable. Nos livres sont notre substance, faits de nos joies, de nos désirs, de nos passions. Le caractère, a-t-on dit, c'est la destinée. L'auteur, c'est son livre. Qui a reçu, paraît-il, ce don misérable et magnifique d'inventer des créatures vivantes n'en reste pas le maître.

Il va de soi tout de même que le romancier n'est pas une machine automatique à pondre des romans, ni une force élémentaire déchaînée ici-bas. Qu'il s'en souvienne, ce romancier avide de gloire, la louange ne va qu'au mérite et le mérite ne va qu'à la liberté.

* * *

La conclusion à laquelle aboutit Mauriac, en l'élargissant par le jugement de Massis, n'est pas pour nous déplaire. Il reste très frappé de ce fait que le roman a besoin de Dieu, et, peut-être, un peu convaincu que Dieu le juge au moins très utile à sa cause. Cette pensée l'obsède que l'absence de Dieu laisse dans la vie, dans l'art, un vide immense que rien ne peut combler. Je suis persuadé que c'est l'idée sous-jacente du *Désert de l'amour* : montrer par tous ces amours insatisfaits qu'on ne peut se passer de Lui.

En conséquence, il croit qu'à faire avancer l'homme dans la connaissance de lui-même, à creuser toujours davantage le cœur humain, le romancier fait profondément sentir le besoin de Dieu, en allume la soif, et qu'à travers la créature, il atteindra le Créateur. Il croit donc que l'être le plus souillé garde quelque vestige du divin et que la mission de l'artiste est de faire réapparaître sur ce voile de Véronique l'effigie divine.

Il croit enfin, qu'en donnant satisfaction à la plus haute exigence de son art probe et loyal, en allant jusqu'au bout du réel — et j'y consens s'il y implique la transcendante réalité de la grâce — le romancier s'acquittera de ses hautes responsabilités.

Une conclusion est restée à l'auditoire qui semblait quelque peu constitué en jury, c'est que Mauriac est de très bonne foi, qu'il est une conscience avertie, préoccupée de l'aspect moral de l'œuvre littéraire et qu'il est d'élémentaire justice de ne pas lui refuser le bénéfice des plus pures intentions.

J. SCHYRGENS.

FRANCE

Le désarmement

Il continue à inspirer les Propos diplomatiques d'Ulysse, dans le Figaro.

En matière de désarmement, le contrôle n'est pas moins contraire au sens commun qu'à l'idée de souveraineté. L'expérience est faite et elle est concluante. Elle vient de se terminer en Allemagne, où elle a été entourée de garanties qui ne se rencontreront jamais plus, sauf, peut-être, après la prochaine dernière guerre, si elle est encore plus atroce que celle de 1914-1918. En attendant, tous les alliés vainqueurs et sous le coup du cataclysme n'ont pas été capables d'assurer le désarmement effectif de l'Etat qui l'avait causé. A qui fera-t-on croire que sans ce stimulant, sans les moyens d'action dont disposait le syndicat de Versailles, la S. D. N., qui n'a même pas un garde champêtre, sera plus heureuse quand elle voudra exercer dans le monde entier un contrôle auquel elle a déjà renoncé en Allemagne, où il lui est pourtant prescrit par les traités?

On a proposé le contrôle des budgets de la guerre. C'est une idée enfantine. Ce contrôle serait illusoire, même si tous les Etats

l'acceptaient, ce qui, nous l'avons déjà vu, n'est pas le cas. Et il suffit qu'un seul s'y dérobe pour qu'il soit inacceptable partout. Mais il n'est pas moins impraticable qu'inacceptable. En raison de l'industrialisation croissante de la guerre moderne, le contrôle devrait s'appliquer à tout le budget, à tous les services qui détiennent son « potentiel » et à toutes les entreprises privées qui le lui fournissent. La guerre étant de plus en plus la synthèse de toutes les forces matérielles et morales des nations et toute discrimination entre les fins guerrières et les fins pacifiques de ces forces étant un problème insoluble, le plus sûr serait de les supprimer totalement. Ce serait pour le monde l'impossibilité de vivre par crainte d'être tué. L'humanité s'inspirerait de ce conte de Maupassant dont le héros — si l'on peut dire — se suicide la veille d'un duel parce qu'il a peur d'avoir peur devant l'épée de son adversaire.

Ce n'est pas la seule absurdité de la situation. Nous constatons aussi que les puissances les plus acharnées à réclamer le désarmement sont celles qui s'ingénient le mieux à le rendre impossible, dans la mesure où il ne l'est pas théoriquement, c'est-à-dire dans la mesure où le sentiment de la stabilité et de la sécurité déterminerait une réduction spontanée des armements, la seule qui ne soit pas chimérique.

Par exemple, l'Allemagne, qui nous invite, sur un ton déjà comminatoire, à désarmer, réclame la révision des traités. Or, en vertu de la solidarité de toutes leurs parties et de l'implacable enchaînement des alliances qui les garantissent, la moindre révision des traités signifie la guerre générale.

De leur côté, les puissances anglo-saxonnes qui préconisent le désarmement chez les autres se refusent à toute responsabilité pour le cas où celles-ci seraient attaquées. Dans un récent discours à la Chambre des communes, sir Austen Chamberlain a défini leur position et indiqué avec humour pourquoi l'Empire britannique répugne à donner des garanties à tout le monde, ainsi que feu le protocole de Genève l'y invitait. Il raconte que, pendant le plaidoyer d'un de nos délégués en faveur du dit protocole la dame qui faisait partie de la délégation britannique lui fit remarquer que l'orateur, en soutenant que les garanties mutuelles maintiendraient la paix par elles-mêmes et ne joueraient donc jamais, semblait croire que lorsqu'on fait une promesse de mariage à un nombre assez considérable de femmes on ne sera jamais obligé de se marier. Ne croyez pas que si cette dame n'avait pas fait partie de la délégation anglaise la face du monde aurait été changée. Elle exprimait le sentiment profond de tout Anglais qui a horreur des engagements et n'en prend qu'à bon escient, dans des cas déterminés, précisément parce qu'il est loyal et que, dans son pays, le *breach of promise* est infamant, même en dehors du terrain matrimonial. Il est très capable de tenir un engagement qu'il n'a pas pris, si quelque accident lui en fait un devoir de conscience. En politique, l'accident, c'est la guerre. Or, c'est précisément ce qu'il faudrait éviter, d'autant plus — nous avons payé cent milliards pour le savoir — que ce genre d'accident ne comporte pas de réparations.

A NOS ABONNÉS

Les abonnés auxquels la poste aurait arbitrairement supprimé le service de la Revue depuis le 1^{er} janvier sont priés de nous en aviser sans retard.

Le renouvellement de l'année occasionne toujours une certaine perturbation. Les bureaux de poste sont surchargés et tout le monde comprend que des erreurs se produisent. Mais comment excuser ce qui vient de nous arriver à Anvers? Le 30 décembre, le bureau de poste de cette ville était avisé en même temps que tous les bureaux qui desservent nos abonnés, qu'il avait à continuer le service de la REVUE comme de coutume. Ce n'est que le MERCREDI 11 JANVIER qu'Anvers nous fit savoir qu'il ne possédait plus la liste de nos abonnés! Que nos amis d'Anvers veuillent donc bien nous excuser d'un retard qui ne nous est en rien imputable.

Maurice Barrès

Les Tharaud donnent dans la Revue hebdomadaire : « Mes Années chez Barrès ». Nous en détachons ces deux passages :

Le « monstre ».

La grande, l'inestimable chose que Barrès m'a apprise, c'est la modestie dans le travail. De cette leçon-là, je ne lui saurai jamais trop de gré. Ce n'est pas que tout de suite j'en aie reconnu le bienfait. J'en fus d'abord scandalisé, mais à l'usage, mes idées ont bien changé.

Ah! non, certes, il ne croyait pas à l'œuvre d'art qui sort toute armée du cerveau de Jupiter, avec le casque et la lance. La première prise d'un sujet était chez lui déconcertante par son humilité. Il n'y avait à ses yeux ni début, ni milieu, ni fin. Il y avait seulement devant lui une vaste matière chaotique, dont les formes se dessinaient vaguement dans le brouillard. A mesure que des parties se dégageaient de l'ombre, il en relevait rapidement les contours. Souvent des indications brèves, un mot, un trait hâtif, un éclair plutôt qu'une pensée, un signe qui marquait qu'en cet endroit il y avait à chercher; de loin en loin, des indications précises, et ça et là, comme à la chasse, une branche brisée pour remettre sur la voie, une promesse de retour. Tout cela était classé d'après des affinités incertaines, sous des chemises de couleurs diverses, qui se gonflaient peu à peu de tout ce que lui apportaient les minutes heureuses de sa méditation.

Ces minutes heureuses, c'était pendant la nuit un moment d'insomnie (il en avait beaucoup), et cette heure dangereuse où l'esprit est à la fois si près de la pensée défaitte, du cauchemar, de l'apocalypse, si près aussi de la pensée nouvelle, jamais encore approchée, ni aperçue, et qui n'arrive que pieds nus dans les ténèbres. Cette minute-là, loin de la laisser fuir, de l'abandonner au néant, Barrès l'arrêtait au passage. Que de fois il m'a dit : « Tharaud, quand vous ne dormez pas, songez à votre affaire. Allumez votre bougie, travaillez. » Il allumait sa bougie, ou, pour ne pas troubler la faveur de la nuit, il prenait sur la table, placée près de son lit, le crayon et le papier qu'il y posait tous les soirs, et, dans l'obscurité, notait d'une écriture, qu'il pouvait à peine déchiffrer le matin, une de ces phrases encore baignées du mystère du sommeil et que le jour effarouche... C'était, pendant qu'il écoutait un bayard à la Chambre, une idée jaillie soudain de la secrète rêverie, qu'il n'avait pas laissée au vestiaire avec son pardessus, et qu'il griffonnait au crayon sur un bout de papier ou sur le revers d'une enveloppe... C'était le butin qu'il rapportait des longues promenades que nous faisons ensemble dans Paris, à Mirabeau ou à Charnes. A la fin de ces promenades, bien des fois il m'est arrivé ceci : Nous avions marché deux ou trois heures, en parlant de toutes sortes de choses, car il aimait parler en marchant. De retour dans son cabinet, il était rare qu'avant de se remettre au travail, il ne notât pas sur un cahier, ses cahiers de l'armoire lorraine, ou bien sur une feuille volante, s'il s'agissait de son travail en cours, une suite d'impressions ou d'idées qui s'étaient formées en lui. Presque toujours, ce qu'il notait ainsi était complètement étranger à la conversation que nous avions eue ensemble. Secrètement des choses s'étaient glissées entre nous, sans que je m'en fusse rendu compte. Elles ne se révélaient à moi que par ces notes qu'il rédigeait, quand nous nous trouvions assis en face l'un de l'autre à sa table. Une fois que je m'en étonnais : « Cela, c'est mon don », me dit-il.

Toute une partie du travail, et la plus mystérieuse, se faisait ainsi en dehors de son cabinet, sans que sa volonté y intervint autrement que pour orienter son esprit dans une certaine direction, comme il arrive qu'en s'endormant sur certaines idées, on impose un rêve à la nuit. « Je ne fais pas les choses, disait-il,

ce sont les choses qui se font en moi. » Tous ces bonheurs de découverte, ces trouvailles de son inconscient, ou de sa pensée claire, allaient se distribuer çà et là dans les chemises de couleur. Tout était recueilli, capté; rien ne pouvait s'égarer de ce qui lui passait dans l'esprit. Et ces morceaux épars, de qualités très diverses, où des pages brillantes en faisaient paraître d'autres assez pauvres et quelquefois plates, finissaient par composer une masse considérable et informe, qu'il appelait d'un nom qui lui convenait à merveille. Il l'appelait « le monstre ».

Le politique.

Tous les matins, sur le coup de neuf heures, avec une ponctualité qui, pendant des années ne s'est pas dérégulée d'une minute, arrivait chez Barrès un très excellent homme, du nom de Beauvillard. C'était un ancien instituteur, d'une soixantaine d'années, qui, dans le 1^{er} arrondissement, dont Barrès était député, s'occupait de tout ce qui concernait les affaires du quartier. Toute la journée, il se tenait dans ce qu'en langage électoral on appelle une permanence. C'était un logement de trois pièces, au premier étage d'une très vieille et très sordide maison (il fallait qu'elle fût ainsi pour ne pas intimider l'électeur malchanceux!), dans une rue également vieille et sordide, aux environs des Halles. Beauvillard faisait là l'office d'un saint Pierre. Il en avait la barbe, l'aménité, le soin méticuleux, l'honnêteté parfaite. Barrès se reposait sur lui d'un immense travail fastidieux. Sans Beauvillard, il aurait été englouti sous l'avalanche des soucis électoraux. Mais Beauvillard répandait comme un baume sur les affaires irritantes. Le grand et le petit commerce, le magasin de la rue de la Paix et la voiture du marchand des quatre saisons, le trouvaient également attentif, soucieux de leur être agréable. Sous le règne de M. Beauvillard, le 1^{er} arrondissement devenait un fief électoral enchanté, où régnait la bienveillance, et qui n'avait pas d'histoire.

Il entrait dans le cabinet de son pas claquant, avec sa barbe qui donnait l'impression que dehors il neigeait toujours. Sur la table d'Ombrie, il déposait une énorme serviette gonflée des soucis du quartier, et il faisait passer sous les yeux de Barrès les lettres à signer. Barrès les regardait attentivement, une à une, avec le soin méticuleux qu'il apportait à toutes choses. Il ne négligeait rien. Cette besogne électorale, qui, naturellement, l'ennuyait, il la faisait avec ce sérieux et cette application qui a été une des causes de son succès dans la vie, qu'il admirait beaucoup lui-même dans l'existence d'Hugo, et qui étonnera toujours le public habitué, depuis Murger, à se faire d'un littérateur l'idée la plus extravagante. Si une chose lui semblait peu claire, Beauvillard la lui expliquait avec bon sens ordinaire. Barrès l'écoutait et, souvent, se rangeait à son avis, même s'il contredisait le sien, avec une modestie parfaite, qui était encore un des traits de sa façon de travailler.

Une autre fonction de Beauvillard était de recopier de sa belle écriture, aux lettres égales et bien moulées, qui reflétaient son âme tranquille, les pages que Barrès écrivait au jour le jour. Ces brouillons indéchiffrables, où les mots ne sont jamais achevés, où dans l'intérieur même des mots, les lettres sont escamotées par une pensée trop rapide, où les marges et les interlignes, chargés et surchargés, laissent voir le travail d'une pensée qui se cherche et se complète, Beauvillard les lisait avec autant d'aisance que les articles du *Commissionnaire des Halles* qu'on entrevoyait dans sa serviette. Pourtant, il arrivait, parfois, qu'un mot qu'il avait déchiffré (et pourquoi ne l'aurait-il pas déchiffré!) lui avait paru si baroque, si surprenant à cette place, que sa main avait hésité, et qu'au lieu de l'écrire, il l'avait laissé en blanc. Il s'en excusait à Barrès, s'informant avec sa politesse timide si c'était bien le

mot qu'il croyait avoir deviné, et levant les yeux par-dessus son lorgnon, il lui jetait un long regard plaintif. « Mais oui, Beauvillard, c'est bien cela. », lui répondait Barrès, avec un sourire dont l'ironie s'adressait à lui-même beaucoup plus qu'à Beauvillard, car l'étonnement de l'excellent homme devenait souvent le sien. Les yeux de Beauvillard retournaient doucement à l'abri de leurs verres. Pas un trait de son honnête visage ne marquait la moindre surprise, mais que se passait-il dans son cœur? Souvent, Barrès et moi, nous nous le sommes demandé. Que de fois aussi, après une phrase de poésie un peu sibylline, que Barrès m'avait fait relire afin d'en mesurer la cadence, il me disait, en ôtant ses lunettes, pour se reposer les yeux et nous ramener sur la terre: « Oui, mais qu'en pensera Beauvillard? Il va nous prendre pour des fous! »

Tout le courrier signé, séché sur le buvard, Beauvillard pliait bagage, saluait, s'en allait, emportant dans sa serviette la rue de la Paix, la place Vendôme, la rue Saint-Honoré, les Halles, et aussi les pages à recopier qui, là-bas, dans la permanence, n'allaient pas faire une figure moins bizarre que l'irruption des choses de l'arrondissement n'en avait fait, pendant une heure, dans ce cabinet à musique. C'était le moment où j'arrivais. Nous nous mettions à un autre travail. Mais quelquefois, les soucis du quartier flottaient encore un instant dans l'esprit de Barrès, et je l'entends me dire ce mot, qui ressemblait à un soupir: « Ah! qui donc nous rendra la pairie héréditaire! »

Les Négociants en Vins

R. & G. KONINCKX

Rue de la Longue-Haie, 47-49

BRUXELLES

Téléphone 838,39

vous recommandent spécialement leurs grands vins de :

Bourgogne. Côtes du Rhône, etc.

parmi lesquels leur fine bouteille

Le CLOS DES GRIVES

dont le stock important constitué avant la hausse leur permet la vente au prix exceptionnel de

Frs. 8.75 la bouteille

DEMANDEZ TARIF GÉNÉRAL ET ÉCHANTILLON

**Conditions spéciales pour Pensionnats
et Communautés Religieuses**

Usines P.-E. BARBÉ
 Quai de l'Abattoir - HERSTAL
 Motos --- Vélos et Accessoires

==== *SPECIALITÉS* : ====

Jantes pour motos et vélos, garde boue,
 Moyeux, tiges de selle, cadres pour vélos

==== Exportation ====

Pilules de Vichy
 PURGATIVES
 LAXATIVES
 ♦♦♦♦♦

Société " NOVAL "
 45, rue du Luxembourg, BRUXELLES
 et Toutes Pharmacies

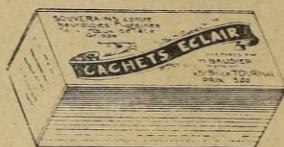
Soc. Anon. Construction Industrielle

Entreprises générales
 Béton Armé — Charpentes métalliques
 Bureau d'Études

22, rue du Rempart, Alost
 Téléphone 58

MIGRAINE, NÉURALGIE Résistent Jamais
 Grippe, États Fiévreux
 Toutes douleurs ne
 au cachet ÉCLAIR que l'on peut prendre sans aucun danger p^r la santé

ÉCLAIR
 FOUROYE



Par quantité, remise très sérieuse à toutes les communautés.

Dépôt général : Pharmacie H. BAUSIER, 49, rue de Pont, Tournai
 Vente : Toutes pharmacies.
 Faute de les trouver chez votre pharmacien, adressez-vous directement au dépôt général, vous les recevrez par retour.

Albert Selderslagh
 BANQUE ET CHANGE
 51, Rue du Commerce, 51, BRUXELLES
 Téléph. : 352.70-275.56 Ch.-postaux : 177.780

Toutes opérations de Bourse sur places belges et étrangères
 Encaissement de coupons — Souscriptions à toutes émissions et emprunts. — Renseignements financiers
 Bureaux ouverts de 9 h. à 13 h. et de 14 h. à 18 h.
 Comptes courants et à terme

Librairie Albert DEWIT
 53, rue Royale, BRUXELLES

Viennent de paraître :

Bibliothèque d'Histoire contemporaine de Belgique
Emile Banning
Les Origines et les Phases de la Neutralité Belge
 publié par ALFRED DE RIDDER
 Directeur général de la Noblesse et des Archives au Ministère des Affaires étrangères.
 Un beau volume in-8° de 276 pages fr. 20.—

Précédemment paru dans la même collection :
 Le Mariage du roi Léopold II, d'après des documents inédits, par ALFRED DE RIDDER. Un volume in-8° de 297 pages. fr. 15.—

CODE DE COMMERCE
 en tableaux synoptiques avec notes et documents pratiques par P. BRÉMONT.
 Un beau et fort volume grand in-4° de 360 pages. fr. 60.—

FONDS DES MIEUX DOUÉS
 Lois coordonnées des 15 octobre 1921-25 juin 1927
 Commentaire par LÉON BAUWENS
 Secrétaire de l'Instruction publique. — Directeur général de l'enseignement primaire au Ministère des Sciences, et des Arts.
 Un beau volume in-8° de 77 pages fr. 6.50

Fabrique de Sommiers Métalliques

N^T MANGAM

Rue Large-Voie, 226 - HERSTAL

Téléphone : 137 Herstal Téléphone : 137 Herstal